

CAHIERS 131  
METANOIA

# 131

Revue  
Trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction  
Administration

MARSANNE  
26740  
Tél : (33) 04.75.90.30.44  
Fax : (33) 04.75.90.31.48

CCP Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15T

Association Métanoïa  
Loi de 1901  
Tirage : 06-2008  
26400 CREST

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

<b>EDITORIAL</b>	3
<b>COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS</b> <i>Logion 32</i>	5
<b>RECHERCHES</b> <i>LA FEMME DE JESUS (suite)</i> <i>CHANT D'AMOUR</i> <i>MEKONG, LA MERE DES FLEUVES</i>	12 17 27
<b>LA GNOSE AU QUOTIDIEN</b>	34
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	37
<b>POESIES</b>	44

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 35 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2007 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueilli.

D'avance merci.

# EDITORIAL

Oui, c'est trop facile d'imaginer une ville indestructible, qu'on voit de partout, une ville qui serait l'image de l'homme accompli, de l'homme fort qui est en vue. Mais tout d'abord, il n'y a rien à imaginer et puis je sens vite que quelque chose grince. Les mots *accompli, en vue*, me gênent, comme étant « étrangers » au monde *vide* du tout petit enfant que Jésus nous propose comme modèle. Je sais bien que toute comparaison est boiteuse par quelque côté mais cette ville sur un mont élevé, un tremblement de terre, une explosion atomique, peut la rayer de la carte, un cumulus suffit à la cacher... Alors ? Alors je découvre que mon cheminement est sans issue. Pourquoi ? Parce que l'exotérisme procède de l'ésotérisme et non le contraire comme le deux découle de l'Un. Jésus nous dit : *Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux ; mais alors, étant deux, que ferez-vous ?* (log.11). Il se trouve que je ne peux pas, par des opérations successives, retourner à l'Un. Autrement dit, le fini ne peut connaître qu'une « progression » indéfinie et non infinie, alors que l'Un relève de l'Infini. De plus le premier est quantitatif tandis que le second est qualitatif. Les échecs répétés ont tout de même ceci de bon qu'à force de vouloir faire quelque chose on finit par se rendre compte qu'il n'y a rien à faire qu'à laisser faire et que c'est dans le « lâcher prise » que survient l'éveil.

Si je ne pars pas de l'Un, toute tentative pour interpréter le logion est vouée à l'échec. Oui mais, dira-t-on, partir de l'Un, c'est bien joli, encore faut-il y être. C'est ainsi que la situation peut sembler sans issue. La quasi-totalité des chercheurs veulent bien « progresser » du deux vers l'Un : en revanche ils ne peuvent pas, ils ne veulent pas s'interroger sur l'identité de celui qui prétend « progresser » du deux vers l'Un : d'où l'impasse. Et, à ce jeu subtil, le mental sauve sa « peau ».

Il s'agit de sortir de l'impasse.

Je sais par Jésus que le Royaume est le dedans et le dehors de moi. Je sais que, là où je suis, il y a le Roi, rien que Lui. Autre que Lui n'est pas. Tous les grands éveillés ont tenu des propos identiques. Donc, même si je ne suis pas un éveillé, je sais que l'Un est là, qu'il est ma véritable identité. La ville est son domaine. Elle est inséparable de Lui, comme le Royaume est inséparable du Roi. Si je cherche une ville extérieure à Lui, je ne peux la voir que comme un mirage ; elle relève alors du monde de maya, autrement dit du mental ; elle perd alors les caractères que lui reconnaît le logion.

En fin de compte, ce qui caractérise mon être réel se confond avec ce qui caractérise la ville. J'ai trouvé la ville parce que j'ai trouvé mon identité véritable. Et celle-ci, s'est révélée à moi lorsque, de guerre lasse, je ne l'ai plus cherchée, lorsque

mes humiliations répétées m'ont conduit à la catastrophe de l'ego laquelle correspond au triomphe du Soi, triomphe qui n'a rien de conquérant, triomphe désarmé et souverain comme le sourire du tout petit enfant. Du reste, si la ville a tous les caractères de la permanence, c'est parce que son Prince est un enfant.

Emile Gillibert

Léon et Christian nous interpellent chacun dans le même Cahier 130 :

- Léon pour nous demander à propos de nos réunions : « *Pourquoi tant parler ? Pourquoi se taire si rarement ? Pourquoi ne pas passer à une vitesse supérieure par de longs moments de silence ? ...* »

- Christian dans la rubrique 'Gnose au quotidien', pour nous remémorer une réunion de 1983 au cours de laquelle Emile, « *d'une manière non pas solennelle, mais intense, proposa la réalisation du Soi à qui le voulait, maintenant, tout de suite ! ... Un silence suivit cette déclaration ... Puis, Emile annonça après qu'aucune réponse ne lui fut donnée que la proposition était retirée !...* »

En rapprochant les deux interpellations, je me demande si celle de Christian ne répond pas à celle de Léon ?

En effet, pour qu'il y ait « *silence* », il faut que la « *Parole* » soit. La qualité du silence provoqué par la proposition d'Emile que relate Christian et dont j'ai été témoin, n'a existé que par la qualité de sa Parole.

Il semble donc qu'il faille prendre le risque de la Parole pour avoir une chance d'obtenir des silences éloquents !... C'est ce risque que nous avons tous pris en venant écouter Emile. C'est bien ce risque que nous prenons les uns envers les autres quand nous nous rencontrons, le prenons-nous en vain ?

Enfin, c'est le même risque qui a été pris lorsque nous avons accueilli Karl Renz qui, avec des moyens d'expression différents d'Emile, peut nous révéler les mêmes merveilles. Karl nous permet en outre d'accéder à la parole vivante qui se fait devant nous et avec nous, en fonction de notre quotidien nous facilitant peut-être à retrouver ce que nous avons connu avec Emile.

« Emile savait surprendre », nous dit Christian, c'est ce qui le rendait singulier. A mon avis, Karl possède bigrement la même faculté dont nous serions bien bêtes de nous priver !

De toute manière, nous sommes tous des « *passants* », seul le Soi demeure ! ...

André

# COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 32

Jésus a dit :

Une ville qui est construite sur un mont élevé

Et qui est forte

Ne peut pas tomber

Ni ne pourra être cachée.

## Logion 32

On peut effectivement épiloguer à propos d'une ville forte construite sur un mont élevé qui peut symboliser la puissance et la gloire d'un Roi, d'une civilisation ou même d'un dieu et provoquer l'admiration, le respect, voire la crainte.

Mais, on se sent alors entraîné vers le collectif et le quantitatif qui n'est pas dans la manière de Thomas.

Cette ville « qui ne peut tomber et ne pourra être cachée », ne serait-elle pas plutôt comme lorsque je m'entends dire, voire même proclamer : « Je suis cela » à ceux, très rares, « qui ont des oreilles pour entendre » et en dépit de ceux qui refusent et auprès desquels je ne peux que me taire ?

André



A plusieurs reprises dans l'Évangile, Jésus se veut rassurant en présentant ce qui attend le disciple qui, parfois, peut douter, lorsqu'il bute contre les obstacles revêches et résistants. Il vise à l'établissement de la confiance. Une fois la Gnose révélée, le doute est comme une brèche où s'infiltrent l'anticipation de l'échec, la réactivation du fonctionnement « partageur » du mental. Il agit comme un poison qui se répand en repeuplant le vide intérieur du disciple désert.

Il y a élévation lorsque la vision sans image est claire, claire, lorsque l'Origine et l'essence sont reconnues, l'irréalité de tout ce qui se manifeste acceptée, lorsque les objets, les sentiments et les conceptions sont des apparitions évanescentes et passantes. En résumé, lorsque le disciple est désert (log. 61. 15).

Il y a force lorsque cela est stable dans la durée, lorsque les pillards ne pénètrent plus et sont empêchés de bouleverser la maison (log. 35), lorsque l'amour du Soi et le bonheur d'être nu et vide sont plus forts que les attractions de désirs, d'intérêts, de peur liés aux objets.

Lorsque élévation et force sont réunies, le rayonnement en découle, sans nécessité aucune d'étendre son rayon d'action dans l'espace, car ici, la quantité ne règne pas.

Christian



Mon disciple et une ville fortifiée construite sur un mont élevé car il « *veille en face du monde et prend appui sur ses reins de toutes ses forces de peur que les pillards ne trouvent un chemin pour venir vers lui* » (logion 21) et « *se dressera, rassemblera sa force et prendra appui sur ses reins avant que les pillards ne s'introduisent* » (logion 103).

La gnose est une forteresse inexpugnable. Elle repose sur la sagesse de quelques élus qui, en de multiples lieux, en de multiples temps, parlant des langages divers, ont tous compris et ont tous dit que Je suis le Tout, que Je me manifeste en toute chose et en tout être et qu'à cette fin, d'Un Je me suis fait deux, et de deux multiple.

Il revient à Mon disciple de « *se rassembler* » et de multiple se faire Un, en faisant « *le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas, afin de faire le mâle et la femelle en un seul* » (logion 22). Son unité fait alors sa force car, ne rejetant rien de ce qui, de Ma manifestation, est en lui, il peut sourire aux agresseurs d'un sourire désarmant.

Comme il « *reste tranquille* », sa sérénité est son arme.

Il aura fort à faire. Il devra faire face à tous les clerics qui, exploitant l'aspiration à faire l'Un qui est en chaque être, lui proposent des recettes pour y parvenir sans qu'il ait à faire l'effort de s'accepter totalement. Et lui proposent surtout de se rejeter en partie, moyen le plus sûr d'en faire un éternel esclave taraudé par sa culpabilité d'avoir à assumer une partie de lui-même.

Ox « *quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli d'obscurité* » (logion 61). Toutes les propositions perfides des Eglises pour dresser Mon disciple contre lui-même, qu'elles s'appellent « karma » ou « péché », ne visent qu'à le maintenir dans la souffrance et dans l'obscurité de la division.

Quand Mon disciple, enfin, s'accepte lui-même, quand il réintègre tout ce qui est lui, le pire comme le meilleur pour la société dans laquelle il vit, son côté « Klaus Barbie » comme son côté « Mère Teresa », alors il accepte tous les autres et réalise en lui-même l'Unité qui est Moi.

Ayant réalisé en lui le Tout, Mon disciple « *est fort, ne peut pas tomber ni ne pourra être caché* » ; et Je peux dire : « *Je suis le Tout, le Tout est sorti de Moi et le Tout est parvenu à Moi* » (logion 77).

Michel



Jérusalem céleste  
qui par abolition  
transfigure la figuration  
et abolit Sion  
fin de l'aberration

Emile

Quel déferlement d'images à l'écoute de ce logion évocateur !... En quelques mots Jésus semble assumer l'un des plus grands mythes de l'humanité. Quelques mots qui suffisent à susciter bien des spéculations : *La nouvelle Jérusalem, tu l'es pour Dieu, chrétien, quand tout en toi a reçu de l'Esprit de Dieu sa seconde naissance*<sup>1</sup>. Mais gare à la folle du logis, gare au flot d'images qui nourrissent le mental. Ne vous attachez pas à l'image mais à la lumière qui est cachée en elle... *Je n'ai d'autre guru que le mont Arunachala, aime à dire Ramana Maharshi. Là-haut sur les cimes, l'Un communique avec l'Un : Jouissons l'un de l'autre dans la Maison du Libre espace, où il n'est plus de nuit ni de jour, ô Arunachala*<sup>2</sup> !...

Lieu de retraite idéal, la montagne est synonyme d'isolement, de paix, de repos. Stable comme une montagne et ferme comme un roc, ainsi se définit le sage dont le mental pacifié est *immuable comme le mont Sumeru*<sup>3</sup>. Au sommet de la haute montagne, l'air est pur, le ciel proche, la vue porte loin. Au sommet règne le silence des cimes. Au sommet se rejoignent toutes les voies. Au sommet nous n'avons qu'un seul point de vue. Du haut de la montagne, je vois comme tout vient à moi. Certains chemins sont longs et faciles, d'autres plus raides mais plus directs. Tous en définitive mènent au même but. Au sommet, je vois tous ceux qui ne me voient pas. Tel Bouddha sur le Pic des vautours, je promène mon regard au hasard *sur la masse des ignorants comme l'homme des montagnes sur les gens de la plaine*<sup>4</sup>. Tel Jésus délivrant son sermon sur la montagne, je diffuse ma lumière : *Je suis la Vérité, la Voie et la Vie, et je vous ai donné la vérité que j'ai reçue d'en haut... Ceux qui sont dans la vallée ne voient pas ceux qui sont en haut de la colline*<sup>5</sup>...

Friands de contes et des légendes, les peuples imaginent quelque cité céleste cachée dans la montagne, quelque ville interdite, refuge de la sagesse : *Son sommet unique touche au monde de l'éternité... Elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme...* Très haut et très loin dans le ciel se dresse l'extrême pointe du Mont Analogue. Là se trouve le sommet et l'envers du monde : *Là, au sommet plus aigu que la plus fine aiguille, seul se tient celui qui remplit tous les espaces... Là, au centre de tout, est celui qui voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin*<sup>6</sup>...

<sup>1</sup> II, 52.

<sup>2</sup> Guirlande nuptiale de lettres in R. Maharshi, *Œuvres réunies*, Ed. Traditionnelles.

<sup>3</sup> Shantideva, *La Marche à la lumière*, Deux Océans, V, V, 58.

<sup>4</sup> Dhammapada 28.

<sup>5</sup> *Evangile des Douze* 90, 6.

<sup>6</sup> René Daumal, *Le Mont Analogue*, Gallimard, pp. 32 ; 68.

Montagne centre du monde, montagne résidence des dieux : Sinaï ou Mèrou ; Olympe, Kailash, Elbourz, Kouen-louen ou bien encore Fuji-Yama... Montagne que l'on gravit les nuits de pleine lune et qui garde, gravé à sa pointe, l'empreinte de pied du premier être : Pic d'Adam à Lanka, à moins que ce ne soit celui de Bouddha ou de Shiva... Montagne forteresse des sectes les plus diverses : Alamut, repaire du Vieux de la Montagne ; Montségur, ultime refuge des cathares. Au sein des Himalayas, séjour des neiges éternelles, à Shambhala règne le Roi du monde. Montagne des aurores, mère de toutes les montagnes, montagne Qaf où brille la lumière de la Gloire divine qui n'est autre que le Double parfait, le Soi du soufi : *Que celui qui veut parvenir au Château fort de l'Âme... Qu'il empoigne l'épée de la Gnose, et qu'il se mette en quête du chemin*<sup>7</sup>...

Montsalvat, château fort du Graal, entouré d'un fossé infranchissable... Par-delà le Pont de l'Épée veillent des monstres terrifiants... Mais au moment de fondre sur le chevalier du Graal, tous disparaissent brusquement. Simples projections du mental ! En ce lieu où s'achève le monde, Perceval parvient au centre de l'univers, au centre de Soi-même. Sur le chemin qui mène à Soi, il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Seul le Soi élit le Soi. Seul celui qui est élu par le Graal voit le Graal. Seul le Soi a la révélation du Soi, seul le Soi se rencontre Soi-même au cœur de l'éternel présent. Le Graal est jaillissement de la lumière, découverte du *trésor qui ne périt pas*. La quête du Graal est aussi tranchante que le fil du rasoir :

*La voie est aussi malaisée  
Que le tranchant affilé d'un rasoir.  
Il est difficile de la suivre.  
Ainsi parlent les Sages*<sup>8</sup>.

Nul n'accède au sommet s'il ne dépose le fardeau de son moi. Il faut être léger pour monter et pour cela se délester de la charge du savoir, des concepts et des préjugés. Comment grimper aux cimes si le poids du mental te retient au bord du précipice ? Sur la cime intérieure, je suis vide de toutes choses. Dans le Royaume intérieur, seul règne l'Un et là il n'y a que l'Un, il n'y a pas de place pour deux. Là où tout est vacuité, il n'y a pas de place même pour Dieu : *Ce château fort de l'âme est tellement un et simple, cet un unique est tellement élevé au-dessus de tout mode et de toute puissance que jamais puissance ni mode ni Dieu lui-même n'a pu y regarder... Pour que Dieu le pénètre de son regard, il lui faut se dépouiller de tous ses noms divins et des propriétés de ses Personnes... Il faut qu'il soit l'Un dans sa simplicité, sans aucun mode ni propriété, là où il n'est ni Père, ni Fils ni Saint-Esprit et où il est cependant un Quelque chose qui n'est ni ceci ni cela*<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> Sohrawardî, *Le Vade-mecum des Fidèles d'Amour* VI, 1 in *L'Archange empourpré*, Fayard, p. 307.

<sup>8</sup> *Katha Upanishad* III, 14.

<sup>9</sup> Maître Eckhart, *Intravit Jesus in quoddam castellum*.

Si Dieu même doit se dépouiller de toutes choses et de Lui-même, combien plus pour l'homme ! Ce que l'homme croit, il le voit. C'est le propre du psychique de prendre ses rêves pour la réalité. Selon ses croyances, il accède au paradis des anges ou des houris, des apsaras ou des devas. Ou bien il sombre dans les flammes de l'enfer, torturé par des ogresses ou des démons. Mais tous ces paradis et ces enfers, ces anges et ces démons ne sont que rêves inconsistants, illusions passagères comme le nuage dans le ciel ou la bulle d'eau sur le courant. Ces mondes ne sont que des apparitions, des réflexions de nos propres pensées qui défilent sur l'écran de notre mental. Le paradis n'est pas là-bas, là-haut. C'est en nous-mêmes que nous le portons :

*Si ceux qui vous guident vous disent :  
voici, le Royaume est dans le ciel,  
alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;  
s'ils vous disent qu'il est dans la mer,  
alors les poissons vous devanceront.  
Mais le Royaume, il est le dedans  
et il est le dehors de vous<sup>10</sup>.*

La plus belle conquête est la conquête intérieure, la conquête de soi-même. Le Royaume des cieux ne peut être perdu. La Jérusalem céleste ne peut être conquise. Qui pourrait me vaincre si ce n'est Moi ? Autre que Moi n'est pas, nul n'existe hors de Moi. Ma nature est lumière : où pourrais-je la cacher ? Je suis lumière sur lumière, lumière des lumières. Je suis l'étincelle de l'âme, la flamme originelle. Je suis lumière et j'illumine le monde. Ma compassion est infinie et ma lumière brille pour tous :

*Car personne n'allume une lampe  
et ne la met sous le boisseau  
ni ne la met dans un endroit caché,  
mais il la met sur le lampadaire  
afin que tous ceux qui vont et viennent  
voient sa lumière<sup>11</sup>.*

Yves



---

<sup>10</sup> Th 3.

<sup>11</sup> Th 33.

Les constructions du mental, même lorsqu'elles semblent défier les siècles, sont périssables et les monuments, qui témoignent de son dur désir de durer, connaissent un jour le même sort. *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles*, s'écrie Valéry.

Les villes, qu'elles soient ou non fortifiées, qu'elles paraissent imprenables tel un Monséguir, sont appelées un jour ou l'autre à disparaître : même destin pour la roche elle-même dont l'âge se calcule en millions d'années.

La ville de notre logion est impérissable. Le Royaume, dont Jésus m'invite à prendre conscience (log. 3), est éternel. Je prends à la lettre ce qu'il me dit. Me voilà donc investi. Le Royaume et son souverain ne peuvent être différenciés. Hors du temps et de l'espace, ils échappent à la relativité : *Ce ciel passera et celui qui est au-dessus de lui passera... et les vivants ne mourront pas* (log. 11). Le dire en se servant d'images que le psychique peut à la rigueur faire siennes (1 Co 15. 51 ; 1 Th 4. 15-17), permettant ainsi au gnostique d'échapper à l'accusation de blasphème, est tout simplement merveilleux.

Emile



# RECHERCHES

## LA FEMME DE JESUS

Yves Moatty

### LES EVANGILES DE LA FEMME LA COLOMBE ET LE SERPENT

*Jésus a dit :*

*Les pharisiens et les scribes  
ont pris les clefs de la gnose  
et ils les ont cachées.*

*Ils ne sont pas entrés,  
et ceux qui voulaient entrer,  
ils ne les ont pas laissés faire.*

*Mais vous, soyez prudents comme les serpents  
et purs comme les colombes<sup>12</sup>*

Ce logion ne pose guère de problème de compréhension. Dès le logion 3, Jésus récuse ces pseudo guides qui indiquent de fausses voies, dans le ciel comme sur terre. Vivant dans une psychose de la fin des temps, les prophètes annoncent l'apocalypse pour demain. Paul et Jean n'échappent pas à cette attente d'un cataclysme venant instaurer le Royaume. Ils annoncent le Jugement dernier, Jésus dans les nuées venant peser sur une balance les vivants et les morts. Mais pour Jésus, l'éveil ne peut se trouver dans l'histoire : *Ce n'est pas en guettant qu'on verra arriver le Royaume<sup>13</sup>*. Le Royaume est intérieur et la délivrance est découverte de ce que nous sommes ici et maintenant : *...le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous<sup>14</sup>*. Le salut n'est pas celui d'une entité qui perdurerait dans un au-delà aussi hypothétique qu'imaginaire, mais effacement de la personne dans la lumière d'avant tous les conditionnements :

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière<sup>15</sup>.*

L'éveil est reconnaissance de notre véritable nature, connaissance de Soi, nouvelle naissance. La Gnose que les scribes et les pharisiens veulent occulter signifie

---

<sup>12</sup> Th 39.

<sup>13</sup> Th 113.

<sup>14</sup> Th 3.

<sup>15</sup> Th 83.

Connaissance. Celle-ci implique la mort du petit moi et sa renaissance dans l'Esprit qui est son véritable Soi. Lorsque Jésus annonce à Nicodème que nul ne verra le Royaume des Cieux s'il ne naît à nouveau, celui-ci s'étonne : *Comment un homme peut-il naître, une fois vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ?* Ce n'est pas de la mère terrestre qu'il faut renaître, répond Jésus, mais d'en haut, de l'Esprit, de la Sophia céleste : *L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va... Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit*<sup>16</sup>.

### *Ma Mère l'Esprit*

On ne l'a peut-être pas suffisamment souligné, mais en invoquant la colombe et le serpent, Jésus fait appel à deux des attributs les plus populaires de la Grande Déesse. La colombe est la messagère de l'Esprit, sinon l'Esprit même qui dans les langues anciennes a une valeur féminine marquée. Ainsi en hébreu, *Ruah* est du genre féminin. C'est sans doute la raison pour laquelle dans le *Dialogue du Sauveur* ou l'*Evangile des Hébreux*, Jésus invoque *ma Mère le Saint Esprit*. L'*Evangile selon Philippe* appelle l'Esprit la *Mère de beaucoup*. La Trinité est ainsi pleinement équilibrée : Père, Mère, Fils. La naissance virginale du Fils est le fruit de l'union du Père et de la Mère, l'Esprit toujours vierge. Pour les gnostiques, l'Esprit est féminin : *Adam a été fait de deux vierges : l'Esprit et la terre vierge. C'est pourquoi le Christ est né d'une Vierge afin de réparer la chute qui est arrivée au début*<sup>17</sup>.

Cet équilibre a été rompu dans les canoniques sous l'influence de Pierre, certes, mais plus encore de Paul, de même qu'a été effacé le message de réconciliation du masculin et du féminin en un seul. Il fallait que le mâle reste mâle pour continuer à dominer, à être le seul maître et seigneur de l'univers. C'est ainsi que l'essence même de l'enseignement de Jésus a été travesti. Jésus qui ne s'est jamais prétendu le Messie se place sous la filiation du Père-Mère dans le *mystère qui est avant tout mystère : le Père à la ressemblance de Colombe*.<sup>18</sup>

L'Esprit prend la forme d'une colombe pour fendre les cieux et descendre sur Jésus lors de son baptême dans les eaux du Jourdain<sup>19</sup>. Inspiré par l'Esprit, Jésus ne fait plus qu'un avec lui. La colombe conserve à travers les âges sa valeur d'annonciatrice de la paix. Le rameau d'olivier qu'elle tient dans son bec représente la couronne que reçoit l'initié. Celui qui vainc l'ignorance trouve le repos. Jésus est deux fois né grâce à l'Esprit. Dépouillé de toute trace de la personne, dépouillé de tous ses vêtements extérieurs, son moi s'est effacé dans le Soi divin. Il est seul roi en son Royaume. L'Esprit est la Mère et celle-ci donne la vraie naissance :

*Celui qui ne récuse son père et sa mère  
comme moi  
ne pourra se faire mon disciple ;  
et celui qui n'aime son Père et sa Mère*

<sup>16</sup> Jn III, 3 ; 8.

<sup>17</sup> Philippe 83.

<sup>18</sup> Pistis Sophia, p. 3.

<sup>19</sup> Mt III, 16 ; Mc I, 10 ; Lc III, 22 ; Jn I, 32..

*comme moi  
ne pourra se faire mon disciple ;  
Car ma mère m'a enfanté,  
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie*<sup>20</sup>.

### *Le péché contre l'Esprit*

La Mère est l'Esprit qui donne la Vie. C'est pourquoi toutes les fautes, toutes les erreurs, tous les péchés peuvent être remis à l'exception d'un seul : le péché contre l'Esprit. Qui ne laisse pas souffler en lui le grand vent de l'Esprit ne peut jamais trouver la paix du mental. Le vent emporte tout : pensées, concepts et préjugés mais qui s'accroche au mental voit s'alourdir le poids de ses constructions psychiques. Il faut être léger et laisser se vider la cruche du mental naturellement, automatiquement, inconsciemment. L'Esprit est la nature même du gnostique. L'Esprit ne peut s'ériger contre l'Esprit, le Soi contre le Soi. Blasphémer contre l'Esprit, c'est se nier soi-même. La Mère peut tout, sauf donner naissance à qui refuse la Vie :

*A celui qui blasphème contre le Père,  
on pardonnera,  
et à celui qui blasphème contre le Fils,  
on pardonnera ;  
mais à celui qui blasphème contre l'Esprit pur,  
on ne pardonnera ni sur la terre ni au ciel*<sup>21</sup>.

L'Esprit est la symphonie de l'âme amoureuse, légère comme un oiseau, prête à s'envoler pour se fondre dans les cieux. Attribut traditionnel de la Déesse, la colombe est la messagère de l'amour et le symbole de l'inspiration du poète. Sur une poterie exposée au musée archéologique de la Canée en Crète et datant de la première moitié du XIII<sup>e</sup> avant notre ère, trouvée dans une tombe de la région, un joueur de lyre charme deux colombes. Elles semblent tomber du ciel et volent au-dessus de lui, l'une touchant de son bec l'instrument, l'autre le rameau d'olivier. Est-ce Orphée fascinant les animaux de son chant ou l'initié illuminé par la Déesse ? Comme Jésus, Orphée reçoit d'une colombe la lumière de l'Esprit. Et depuis l'origine, le poète chante *la colombe esprit immaculé* :

*Colombe, l'amour et l'esprit  
Qui engendrâtes Jésus-Christ,  
Comme vous j'aime une Marie.  
Qu'avec elle je me marie*<sup>22</sup>.

### *La Déesse Serpent*

Lors de sa descente aux enfers, Orphée émerveille la Déesse-Serpent Hécate-Agriopé. Génitrice des dieux et des hommes, souveraine des mondes souterrains et maîtresse

---

<sup>20</sup> Th 101.

<sup>21</sup> Th 44.

<sup>22</sup> Apollinaire, *Le Bestiaire* ou cortège d'Orphée.

des animaux, Hécate aux multiples noms est une *ardente initiatrice aux mystères sacrés*<sup>23</sup>. Synonyme de Vie et d'immortalité, le serpent est l'énergie mystérieuse de la Déesse Mère dans son rôle de Reine des morts. Se desquamant pour réapparaître sous une nouvelle forme, associé à Osiris, il évoque le perpétuel renouveau de la Nature. Il est l'ouroboros qui sépare le chaos du monde sensible. Il meurt et renaît comme le soleil, disparaissant sous terre avant de ressurgir à l'aurore. Ainsi que la sève d'un arbre, le nectar d'immortalité, assimilé au dieu Soma en Inde, est extrait du serpent cosmique :

*Comme le serpent de sa peau tenace,  
le jet d'or du Soma jaillit des pousses meurtries*<sup>24</sup> ...

En Egypte, l'univers est issu du dieu serpent Atoum. Surgissant des eaux primordiales, Atoum en se masturbant donne naissance au premier couple de dieux, lequel engendre le ciel et la terre qui créent l'humanité. Se dressant devant la création, Atoum proclame :

*Je suis ce qui demeure ;  
le monde retournera au chaos, à l'indifférencié ;  
je me transformerai alors en serpent  
qu'aucun homme ne connaît,  
qu'aucun dieu ne voit*<sup>25</sup> !

Jésus s'identifie au serpent *afin que tout homme qui croit en lui ait la Vie éternelle*<sup>26</sup>. Incarnation du Logos et adoré en tant que tel, le serpent révèle à l'homme son origine divine : *Le Tout se compose du Père, du Fils et de la Matière... Entre le Père et la Matière prend place le Fils, le Logos, le Serpent qui se meut éternellement vers le Père immobile et vers la Matière mue... Nul ne peut donc être sauvé ni remonter sans le Fils, c'est-à-dire le Serpent*<sup>27</sup>.

Source de vie, le serpent est support de sagesse. Lorsque Jésus conseille à ses disciples d'être prudents comme les serpents, cela signifie être sages, rusés comme eux. Le serpent s'oppose aux scribes et aux pharisiens qui ont caché les clefs de la Gnose. Le serpent est le gardien, le révélateur de la Connaissance. Pour les gnostiques, le serpent est l'allié d'Eve. Il prône la résistance au Démiurge : *Ce serpent qui embrasse l'univers est le Logos sage d'Eve. C'est le mystère d'Eden... C'est par lui qu'Eve a été faite, Eve est la vie. Cette Eve est la mère de tous les vivants, la nature commune à tous, c'est-à-dire la mère des dieux et des anges, des immortels et des mortels, des êtres sans raison et des êtres doués de raison*<sup>28</sup> ...

Le serpent symbolise le perpétuel renouvellement de la vie. Dans la symbolique du Caducée d'Hermès ou du serpent d'airain de Moïse, le serpent soigne,

<sup>23</sup> Orphée, *Hymnes*, trad. J. Lacarrière, Imprimerie Nationale, p. 37.

<sup>24</sup> *Rg Véda*, IX, 86, 44.

<sup>25</sup> Albert Champdor, *Le Livre des Morts*, Albin Michel

<sup>26</sup> *Jn III*, 14-15.

<sup>27</sup> Hippolyte, *Elenchos*, V, 17, 7-8 in H. Leisegang, *La Gnose*, Payot, p. 103-105.

<sup>28</sup> Hippolyte, *Elenchos*, V, 16, 6 sq.

soulage, guérit. Associé aux Déeses Mères de l'antiquité, il est l'instructeur d'Adam et Eve dans la Bible. Il est le Guide qui leur ouvre le chemin de la Vérité. Le nom même d'Eve (*Celle qui donne la vie*) serait dérivé du terme égyptien *souveraine* dont le hiéroglyphe est un serpent. Les gnostiques jouent sur les mots pour identifier le serpent (*hewya*) à celui qui instruit (*hawa*), de même qu'ils assimilent Eve (*Hawwa*) à la Vie (*Hayya*). Eve, Vie et Serpent sont synonymes. Principe spirituel de l'humanité, mère de tout vivant, Eve en instruisant Adam lui donne la Vie : *Alors, le Principe Féminin spirituel entra dans le Serpent, l'Instructeur, et il les enseigna, en disant : " Vous ne mourrez point ; car c'est par jalousie qu'il vous a dit cela. Bien plutôt, vos yeux s'ouvriront, et vous deviendrez comme des dieux, connaissant le mal du bien "... Et le Souverain orgueilleux maudit la Femme... et le Serpent*<sup>29</sup>.

Avec sa couronne de colombes et ses bracelets de serpents, la Déesse est la Maîtresse des animaux. Entourée des luminaires, elle unit le Ciel et la Terre. La colombe symbolise la pureté du Ciel, le serpent les forces telluriques de la Nature. La colombe est flamme de l'Esprit, le serpent l'initiateur, le gardien des trésors cachés, du feu qui couve sous la terre. Le serpent enlace l'Arbre de Vie où trouve refuge la colombe céleste. Origine de toute vie, la femme est la Nature sans âge :

*O soleil O lune  
O poésie de mon enfantement  
Les comètes annonçaient les présages des grappes...  
Et dans les arbres dormait la femme de la vieillesse  
Ses colombes et ses serpents*<sup>30</sup>.

Incarnation de la Déesse, Eve est l'Eternel Féminin qui nous fait renaître dans l'Esprit :

*Je suis toi et tu es moi,  
et où tu es je suis,  
et en toutes choses je suis semée*<sup>31</sup>.  
*Je suis la partie de ma mère  
et je suis la mère,  
je suis la femme,  
je suis la vierge,  
je suis la femme enceinte,  
je suis le médecin,  
je suis la consolatrice des douleurs.  
Mon époux est celui qui m'a engendrée  
et je suis sa mère  
et il est mon père et mon seigneur*<sup>32</sup>.

---

<sup>29</sup> *Hypostase des Archontes*, in E. Pagels, *Les Evangiles secrets*, p. 72.

<sup>30</sup> Georges Schéhadé, *Les Poésies*, NRF, Poésie/Gallimard, p. 44.

<sup>31</sup> *Evangile d'Eve*, passage cité par Epiphane.

<sup>32</sup> *Ecrit sans titre*, in E. Gillibert, *Jésus et la Gnose*, p. 92.

## CINQ POEMES D'AMOUR

### CHIR HA CHIRIM

#### UNE LECTURE NON-DUALISTE DU CANTIQUE DES CANTIQUES

par Jo QUERARD

Si la voie de la dévotion est synonyme de voie dualiste en occident, il en va tout autrement en Inde. La bhakti culmine dans la fusion du sujet de l'objet, de l'aimé et du Bien-Aimé. Dans le secret de la chambre nuptiale, il n'y a plus ni toi, ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi. Le chemin de l'amour est si étroit et si exigeant qu'il n'y a pas de place pour deux : *Étroit est le sentier de l'Amour : on ne peut y cheminer à deux !...* dit Kabir. Jésus évoque à plusieurs reprises la symbolique de la chambre nuptiale : ... *ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage* (log. 75). Il n'y a donc aucune raison que le Cantique des cantiques, l'un des plus beaux poèmes d'amour de la littérature religieuse, ne culmine dans la non-dualité absolue. Tel est la voie d'interprétation choisie par Jo. Lors d'un séminaire, Jo nous a enchanté en nous lisant quelques extraits de son travail sur ces Cinq poèmes d'Amour dont les Cahiers entreprennent la publication avec le Cahier 131. Nous mettrons son texte en parallèle avec celui d'un autre chercheur biblique : Martin Cailloux.

#### CANTIQUE DES CANTIQUES

Martin CAILLOUX

#### JOYAUX BIBLIQUES

La véritable connaissance, ... par opposition à cette connaissance-méconnaissance illusoire ou ludique, est portée en hébreu par la racine DA. **Connaître, IâDaA**, c'est se fondre dans l'objet de sa connaissance. A vrai dire, il n'y a plus d'objet, c'est **une fusion amoureuse**. C'est pourquoi la Bible utilise le même mot pour l'amour de l'homme pour la femme, et c'est pourquoi encore les mystiques n'ont pas de plus beaux chants pour chanter la fusion avec dieu que celui des amants, tel le Cantique des Cantiques...

Du **Cantique**, véritable dialogue amoureux, presque monologue tant il y a de répliques interchangeable, bien-aimée, comme bien-aimé, aussi épris l'un que l'autre, elle de lui et lui d'elle, n'ayant d'yeux que pour lui ou elle, totalement immergés en l'amour, tout serait à transcrire. On ne retiendra que quelques expressions qui traduisent **la fusion amoureuse** résultant de **la connaissance** :

*ma vigne, je ne l'ai pas gardée* (1, 6),

curieusement, **ma vigne, KÉRÉM**, est le même mot que karma sanscrit, l'œuvre à accomplir. Cette œuvre, la bien-aimée ne s'y intéresse plus, je suis amoureuse du roi,

*il m'a conduite à sa chambre* (1, 4),

*à la maison du vin (2, 4)*

je n'ai plus besoin de vigne, de pratiquer une discipline, je suis déjà ivre du **vin** de mon bien-aimé, mes limites sont abolies, je suis fondue en lui,

*je suis venue en mon jardin, ma sœur, ma fiancée, j'ai cueilli ma myrrhe..., mangé mon miel, bu mon vin et mon lait (5, 1),*

le bien-aimé, **IE**, jouit de lui-même en la bien-aimée qui est toute la manifestation, son jardin,

*moi je dors, mais mon cœur est éveillé (5, 2),*

répond la Sulamite, au centre de tout homme, **IE**, **IE** toujours, **la flamme de IE** ( 8, 6),

*les grandes eaux, MaïM RaBîM, la mâyâ, le devenir, ne sauraient éteindre l'amour (8, 7).*

\*

Extraits de *CONNAISSANCE-MECONNAISSANCE* in *JOYAUX BIBLIQUES*, 1992 pp. 144 ; 157-158 (inédit)

## POÈMES D'AMOUR

### PROLOGUE

#### Cantique des cantiques de Salomon.

Elle            Qu'il me baise des baisers de sa bouche !  
Car tes étreintes sont meilleures que le vin.  
Pour le parfum tes huiles sont bonnes  
Ton nom est une huile qui se répand  
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment

Entraîne-moi à ta suite , courons !  
Le roi m'a fait entrer dans ses appartements  
Nous exulterons et nous nous réjouirons grâce à toi  
Nous célébrerons ton amour meilleur que le vin  
Comme on a raison de t'aimer.

### PREMIER POÈME

Je suis noire mais je suis belle, filles de Jérusalem  
Comme les tentes de Kédar  
Comme les tentures de Salomon  
Ne me regardez pas avec mépris à cause de mon teint noir  
C'est le soleil qui m'a brûlée  
Les fils de ma mère se sont irrités contre moi

Ils m'avaient mis à garder les vignes  
Ma vigne à moi, je ne l'ai pas gardée.

Dis-moi, aimé de mon âme  
Où fais-tu paître  
Où fais-tu reposer tes troupeaux à l'heure de midi ?  
Car pourquoi serais-je comme une femme voilée  
Près des troupeaux de tes compagnons ?

Chœur Si tu ne le sais pas, ô toi, la plus belle des femmes  
Suis les traces des brebis  
Et mène paître tes chevreaux  
Près des demeures des bergers

Lui A ma cavale attelée aux chars de Pharaon  
Je te compare, ma bien-aimée  
Tes joues sont belles parmi les perles  
Ton cou au milieu des colliers  
Nous te ferons des chaînons d'or  
Avec des pointes d'argent

Duo - Tandis que le roi était dans son salon  
Mon nard a exhalé son parfum  
Mon bien-aimé est pour moi un sachet de myrrhe  
Qui repose entre mes seins  
Mon bien-aimé est comme une grappe de cypre  
Parmi les vignes d'Ein-Gueddi

- Que tu es belle ma bien-aimée  
Que tu es belle !  
Tes yeux sont des colombes

- Que tu es beau, mon bien-aimé  
Que tu es gracieux  
Notre lit est de verdure

- Les poutres de notre maison sont de cèdre  
Nos lambris sont de cyprès

- Je suis un lis de Sharon, une rose des vallées  
- Telle la rose parmi les épines  
Telle est ma bien-aimée parmi les jeunes filles

- Tel un pommier parmi les arbres de la forêt  
Tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes  
A son ombre j'ai désiré m'asseoir  
Et son fruit est doux à mon palais  
Il m'a introduite dans la maison du vin

Et sa bannière au-dessus de moi, c'est l'Amour  
Soutenez-moi avec des coupes de vin  
Fortifiez-moi avec des pommes  
Car je suis malade d'amour

Sa main gauche est sous ma tête  
Et sa droite m'enlace

Je vous en conjure, filles de Jérusalem  
Par les gazelles et les biches des champs  
N'éveillez pas, ne réveillez pas mon amour  
Avant l'heure de son bon plaisir

## SECOND POÈME

Lui    Voix de mon bien aimé, le voici, il vient  
Franchissant les montagnes, bondissant sur les collines  
Mon bien aimé est semblable  
A la gazelle ou au faon des biches  
Le voici derrière notre mur  
Il regarde par les fenêtres  
Il guette à travers les barreaux

Mon bien aimé parle et me dit :  
'Lève-toi mon amour, ma belle et viens  
car voici, l'hiver est passé  
la pluie a cessé, elle s'en est allée  
les fleurs ont paru sur la terre  
le temps de chanter et venu  
et la voix de la tourterelle se fait entendre dans nos campagnes  
les fruits du figuier mûrissent  
et les vignes en fleur exhalent leur parfum  
Lève-toi, mon amour, ma belle et viens !

Lui    Ma colombe dans les fentes du rocher  
Cachée dans l'escarpement  
Montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix  
Car ta voix est douce et ton visage est charmant

Attrapez-nous des renards  
Des petits renards qui ravagent nos vignes  
Car nos vignes sont en fleur

Elle   Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui  
Il fait pâître parmi les roses  
  
Avant que fraîcheisse le jour et que les ombres s'enfuient

Reviens  
Sois semblable, mon bien-aimé à la gazelle et au faon des biches  
Sur les monts de la séparation.

Elle Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché l'aimé de mon âme  
Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé  
Je me lèverai et parcourrai la ville, les rues et les places  
Je chercherai l'aimé de mon âme  
Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé

Les gardes qui font la ronde dans la ville m'ont rencontrée  
'Avez-vous vu l'aimé de mon âme ?

A peine les avais-je dépassés  
Que j'ai trouvé l'aimé de mon âme  
Je l'ai saisi et ne le lâcherai pas  
Jusqu'à ce que je l'ai introduit dans la maison de ma mère  
Dans la chambre de celle qui m'a conçue

Je vous adjure, filles de Jérusalem  
Par les gazelles et les biches des champs  
N'éveillez pas, ne réveillez pas l'Amour  
Avant qu'il le veuille.

### TROISIÈME POÈME

Chœur Quelle est celle-ci qui monte du désert  
Comme des colonnes de fumée  
Embaumée de myrrhe et d'encens  
Et de toutes sortes de parfums ?

Voyez, c'est la litière de Salomon  
Entourée de soixante braves d'entre les héros d'Israël  
Tous portent l'épée, exercés au combat  
Chacun a son épée sur la hanche en vue des alarmes nocturnes.

Ses colonnes, il les a faites d'argent  
Son dossier d'or, son siège de pourpre  
Son intérieur fut tapissé avec amour par les filles de Jérusalem

Sortez, filles de Sion et regardez le roi Salomon  
Avec le diadème dont sa mère l'a couronné  
Au jour de ses noces, le jour de la joie de son cœur.

Lui Que tu es belle ma bien-aimée, que tu es belle !  
Tes yeux sont des colombes à travers ton voile

Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres  
Dévalant sur les pentes du mont Guiléad  
Tes dents, comme un troupeau de brebis tondues  
Qui remontent du bain  
Toutes portent des jumeaux et aucune n'est stérile  
Tes lèvres comme un fil d'écarlate et ta bouche est jolie  
Tes tempes, sous ton voile, sont des morceaux de grenade  
Ton cou est comme la tour de David, bâtie pour les trophées  
Mille boucliers y sont suspendus, tous les carquois des héros  
Tes deux seins sont comme deux faons jumeaux d'une gazelle  
Qui paissent parmi les roses !

Lorsque fraîchira le jour et que fuiront les ombres  
J'irai au mont de la Myrrhe et à la colline de l'Encens

Tu es toute belle, ma bien-aimée, il n'y a pas de défaut en toi !  
Du Liban avec moi, épouse, du Liban avec moi tu viendras  
Tu regarderas du sommet de l'Amanah  
Du sommet du Senir et de l'Hermon  
Des repaires des lions, des montagnes des léopards

Tu as ravi mon cœur, ma sœur, mon épouse !  
Ton amour est meilleur que le vin  
Et l'odeur de tes parfums plus suave que tous les aromates  
Tes lèvres distillent le miel, épouse  
Le miel et le lait sont sous ta langue  
Et l'odeur de tes vêtements est comme le parfum du Liban !

Tu es un jardin fermé, ma sœur, mon épouse  
Une source close, une fontaine scellée  
Tes plantations sont un jardin de grenadiers  
Avec des fruits délicieux, des cyprès et des nards  
Le nard et le safran, la cannelle et le cinnamome  
Tous les bois odorants  
La myrrhe et l'aloès avec tous les parfums exquis  
Une fontaine des jardins, une source d'eaux vives  
Et les ruisseaux du Liban !

Elle Lève-toi aquilon ! viens autan !  
Soufflez sur mon jardin et que ses parfums ruissellent !  
Que mon bien-aimé entre dans son jardin  
Et qu'il mange se ses fruits

Lui Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse  
J'ai recueilli ma myrrhe avec mes parfums  
J'ai mangé mon rayon de miel  
J'ai bu mon vin avec mon lait

Mangez, amis, buvez et enivrez-vous, mes bien-aimés !

#### QUATRIÈME POÈME

Je dors, mais mon cœur veille !  
J'entends mon bien-aimé qu frappe à ma porte  
'Ouvre-moi, ma sœur, mon aimée, ma colombe, ma toute belle  
Car ma tête est couverte de rosée  
Mes boucles sont pleines des gouttes de la nuit

-J'ai ôté ma tunique, comment la remettrais-je ?  
J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ?

Mon bien-aimé a mis la main sur l'huis  
Et mes entrailles ont tressailli pour lui  
Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé  
Et les mains ont distillé la myrrhe  
Et de mes doigts la myrrhe onctueuse  
A coulé sur la poignée du verrou

J'ai ouvert à mon bien-aimé  
Mais mon bien-aimé s'en était allé, il avait disparu  
J'étais hors de moi quand il me parlait  
Je l'ai cherché et ne l'ai pas trouvé  
Je l'ai appelé mais il n'a pas répondu  
Ils m'ont rencontrée les gardes qui font la ronde dans la ville  
Ils m'ont frappée, ils m'ont blessée  
Ils m'ont enlevé mon voile, les gardiens des remparts.

Je vous en conjure, filles de Jérusalem  
Si vous rencontrez mon bien-aimé, que lui direz-vous ?  
Que je suis malade d'amour

Chœur      Qu'a-t-il ton bien-aimé plus qu'un autre, ô la plus belle des femmes ?  
              Qu'a-t-il ton bien-aimé plus qu'un autre, pour que tu nous adjures ainsi ?

Elle        Mon amour est éclatant et vermeil remarquable entre dix-mille  
              Sa tête est d'or pur, ses boucles flottent noires comme le corbeau  
              Ses yeux sont comme des colombes au bord des ruisseaux  
              Se baignant dans le lait, reposant dans l'abondance  
              Ses joues, comme un parterre d'aromates, comme des tertres parfumés  
              Ses lèvres sont des roses distillant de la myrrhe onctueuse  
              Ses mains, des anneaux d'or sertis d'émeraudes  
              Son ventre, un bloc d'ivoire couvert de saphirs  
              Ses jambes sont des colonnes d'albâtre posées sur des socles d'or  
              Son aspect est comme le Liban, superbe comme les cèdres

Sa bouche n'est que douceur et tout y est délicieux  
Tel est mon amour, tel est mon époux, Filles de Jérusalem.

Chœur            Où est parti ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes  
De quel côté s'est dirigé ton bien-aimé pour que nous le cherchions  
avec toi ?

Elle              Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, au parterre d'aromates  
**Pour faire paître son troupeau dans les jardins et cueillir les roses.**

### CINQUIÈME POÈME

Lui                Tu es belle, mon amie, comme Tirsah, charmante comme Jérusalem  
Redoutable comme une armée rangée et bataille  
Détourne de moi tes regards, car ils me troublent  
Ta chevelure est comme un troupeau de chèvres  
Dévalant des flancs du Guiléad  
Tes dents comme un troupeau de brebis qui reviennent du bain  
Toutes portent de jumeaux et aucune n'est stérile  
Tes tempes, sous ton voile, sont de morceaux de grenade

Il u a soixante reines et quatre-vingts concubines  
Et des jeunes filles sans nombre  
Unique est ma colombe, ma parfaite  
Elle est l'unique de sa mère  
La préférée de celle qui lui a donné le jour  
Les jeunes filles l'ont vue et l'ont proclamée bienheureuse  
Reines et concubines l'ont complimentée.

Qui est celle-ci qui surgit comme l'aurore  
Belle comme la lune, éclatante comme le soleil  
Redoutable comme une armée rangée en bataille  
Je suis descendue au jardin des noyers pour voir les roseaux  
Pour voir si la vigne bourgeonne, si les grenadiers fleurissent  
Je ne sais pas mais mon cœur m'a emporté  
Sur les chars de mon peuple, en prince

Reviens, reviens, Sulamite, reviens  
Reviens, que nous te regardions

Que contemplez-vous en la Sulamite ?  
Elle danse comme en un double chœur

Lui                Que tes pieds sont beaux dans tes sandales, fille de prince !  
Les contours de tes hanches sont comme des colliers  
Œuvre des mains d'un artiste

Œuvre des mains d'un artiste  
Ton nombril et une coupe arrondie  
Où le vin parfumé ne manque jamais  
Ton ventre est un monceau de froment entouré de roses  
Tes deux seins comme deux faons, jumeaux d'une gazelle

Ton cou, telle une tour d'ivoire  
Tes yeux, les piscines de Heschbon  
Près de la porte de Bath-Rabbim  
Ton nez, la tour du Liban, sentinelle face à Damas  
Ta tête, élevée comme le Carmel et ta chevelure comme la pourpre  
Le roi est captif de tes boucles.

Que tu es belle, que tu es gracieuse, ô amour, ô délices  
Par ta taille tu ressemble au palmier, tes seins en sont les grappes  
J'ai dit : je monterai au palmier, j'en saisirai les grappes  
Que tes seins soient comme les pampres de la vigne  
Et comme celui des pommes le parfum de ta bouche

Elle

Ton murmure est un vin exquis, il va droit à son amant  
Il fait balbutier les lèvres des dormeurs  
Je suis à mon bien-aimé et ses désirs montent vers moi  
Viens mon Amour, sortons dans la campagne  
nous coucherons dans les villages.  
Dès le matin nous irons aux vignes  
Nous verrons si les vignes bourgeonnent, si les grenadiers  
fleurissent..  
Là, je te donnerai mon amour !  
Les mandragores exhalent leur parfum  
Et nous avons à nos portes toutes sortes de fruits exquis, nouveaux et  
anciens  
Mon bien-aimé, je les ai gardés pour Toi !  
Que n'es-tu pour moi comme un frère  
Qui aurait sucé les seins de ma mère  
Je te rencontrerais dehors, je t'embrasserais  
Et l'on ne me mépriserait pas !  
Je t'emmènerais, je t'introduirais dans la maison de ma mère  
Je t'initierais, je te ferais boire du vin aromatisé  
Du moût de mes grenades

Son bras gauche est sous ma tête et sa droite m'enlace

Lui

Je vous adjure, Filles de Jérusalem  
N'éveillez pas, ne réveillez pas l'Amour avant qu'il le veuille.

## EPILOGUE

Qui est celle-ci qui monte du désert  
Appuyée sur son bien-aimé ?

Sous le pommier je t'ai réveillée  
Là ta mère t'a enfantée  
Là elle t'a conçue et donné le jour

Elle

Pose-moi comme un sceau sur ton cœur  
Comme un sceau sur ton bras  
Car l'amour est fort comme la mort  
La passion inflexible comme le Chéol  
Ses ardeurs sont des ardeurs de feu  
Une flamme de Yah.  
Des torrents impétueux ne peuvent se précipiter  
Et des fleuves imposants déverser des tonnes de leurs eaux  
Ils n'éteindront ni ne submergeront l'Amour.

*(à suivre)*



## MEKONG, LA MERE DES FLEUVES

J'ai longtemps rêvé du pays au million d'éléphants. Je l'ai souvent approché avant de le pénétrer. De la façon la plus simple et la plus exaltante : en me laissant porter par la Mère des fleuves : le Mékong dont le nom seul évoque les mystères de l'Asie. Tant de merveilleux nous a accompagné au cours de ce périple qu'il nous a laissé un goût d'inachevé. Cette chronique d'un circuit sur la trace des explorateurs d'autrefois et des légendes d'aujourd'hui est donc une histoire sans fin, comme tout voyage initiatique...

Yves

Un fleuve ne charrie pas que du sable ou du limon. Il charrie aussi tous les mystères d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Il inspire les chants des êtres qui vivent au même rythme que lui et berce les rêves des âmes riveraines. Il emporte au loin le rire des bateliers qui tantôt suivent tantôt remontent son cours. Voie de communication et de passage, il devient parfois obstacle insurmontable. Sauvage ou domestiquée, l'eau est source de vie et d'échange. Elle relie un pays à l'autre, une époque à l'autre. De même que le fleuve chanté par Chaliapine ou Gorki est la "*Mère Volga*", à l'autre bout du monde, le Mékong a été surnommé la "*Mère des fleuves*".

Prenant sa source au Tibet, le Mékong a façonné l'histoire d'un univers. Il évoque le matin calme des pagodes, la vie simple et rude des peuples de l'Indochine. Sans doute leur a-t-il imprimé ce sentiment de force tranquille, de puissance et de sérénité qu'il manifeste des hauts plateaux du Toit du monde au delta qui porte son nom. Sans lui des capitales n'auraient jamais vu le jour : Luang Prabang, Vientiane, Angkor, Phnom Penh... Nées du fleuve, ces villes ont prospéré grâce à lui. Elles ont parfois sombré à cause de lui... Sur ses berges résonne l'écho de glorieuses civilisations : l'empire khmer, l'empire siamois, l'empire cham... Voie d'échanges et de navigation, le fleuve est une frontière naturelle que se disputent les puissances du jour, ignorant qu'elles sont éphémères... Les rois d'Angkor ont vu leur empire disparaître sur les bancs de sable du Tonlé Sap. Les Européens n'ont pas réussi à unifier la mosaïque des peuples de l'Indochine... Témoin des luttes de l'histoire, le Mékong a continué à couler immuable et indompté. Temples et palais en ruines sont aujourd'hui en voie de restauration, les enfants viennent plonger joyeusement dans ses eaux, les femmes s'y laver ou chercher de l'or... A travers les gorges escarpées du Laos, le Mékong est la voie de l'éternel retour du cours de l'eau comme du cours du temps...

C'est à Chiang Khong, au nord de la Thaïlande en ce 21 décembre 2004 que commence notre périple. Nous y arrivons tard le soir, depuis l'aéroport de Chiang Rai, ville célèbre pour avoir abrité le Bouddha d'émeraude, découvert autrefois dans un stupa détruit par la foudre. Tout le long de la route, nous apercevons des villages, des feux de bois devant les maisonnettes, où s'échangent au sein du cercle de famille les légendes de toujours ou les histoires du jour. Puis nous voyons danser au loin dans le noir des reflets argentés : enfin le Mékong ! Petit village sans intérêt, Chiang Khong ne présente aujourd'hui guère d'autre particularité que d'être la Porte de l'Indochine. Les traditions locales lui prêtent cependant

un rôle non négligeable dans la diffusion de la Loi. Le Bouddha en personne aurait prêché en ces lieux. Sakyamuni serait-il donc venu jusqu'aux bords du Mékong ?

Le lendemain matin, nous visitons le stupa qui commémore l'événement. A cet endroit même se trouvait le jacquier qui aurait abrité de son ombre le Bienheureux. Un petit temple fraîchement restauré brille de tous ses feux aux premières lueurs de l'aube. A l'issue de sa prédication, Bouddha aurait, à la demande du chef du village, offert à la communauté deux de ses cheveux, précieuses reliques par la suite conservées dans le monument sacré.

Les historiens ne croient pas que le Tathâgâta ait, au cours de ses pérégrinations, dépassé le bassin du Gange. Transmise depuis la nuit des temps, cette légende s'est pourtant conservée dans la mémoire des anciens du village. Notre guide et ami thaïlandais, Virat, s'empresse de quérir le chef du temple. Le vieux moine part à la recherche d'un antique manuscrit qui serait la seule source écrite faisant état de l'événement. Il se souvient finalement que celui-ci a été emprunté par l'architecte chargé de la restauration du temple. Il existait aussi paraît-il des plaques commémoratives, mais elles ont été volées par des soldats américains à l'époque de la guerre du Vietnam. Nous n'en saurons pas plus.

Le Bouddha n'accordait sans doute aucune importance au culte des reliques. Il rejetait comme illusoire toute identification au corps éphémère. Peu de temps avant sa mort, il a lui-même mis en garde ses disciples contre toute forme d'attachement à son apparence physique : *Quel bien cela peut-il vous faire de voir ce corps impur ? Celui qui voit le dharma me voit. Celui qui me voit, voit le dharma*<sup>33</sup>. Aucun support matériel, même les restes d'un éveillé, ne peut remplacer la vérité immuable et invisible : *O moines, devenez héritiers du dharma en moi, non pas héritiers de biens matériels*<sup>34</sup>. Le corps du Bouddha a été incinéré. Et pourtant, si l'on devait recenser tous les cheveux ou toutes les dents de Gautama pieusement conservés de par le monde, il y aurait sans doute de quoi reconstituer toute une armée de Bouddhas. Beaucoup de temples bien plus célèbres que le petit vat de Chiang Khong ne peuvent en tout cas pas se prévaloir d'une telle ancienneté pour justifier leur fondation. Toute religion naît de l'émotionnel et perdure dans l'émotionnel.

Après un passage obligé au poste frontière thaïlandais, nous descendons jusqu'aux berges, passons par la Porte de l'Indochine et traversons le fleuve pour nous rendre à Ban Houei Sai, où nous obtenons facilement notre visa pour le Laos. Située au cœur du célèbre "Triangle d'or", cette petite bourgade, dont la pauvreté contraste avec la prospérité que connaît la Thaïlande, semble assoupie. J'y reconnais le style caractéristique des bâtisses de l'époque coloniale française dont le style simple se retrouve à l'identique aux quatre coins du monde, de la Guyane à Pondichéry, de l'Afrique à l'Indochine en passant par Madagascar ou les Comores. Ces grandes constructions rectangulaires, peintes de blanc et bordée d'un ruban ocre, sommaires mais solides, étaient toujours bien ventilées. Après une courte visite du marché où se vendent aux meilleurs prix les derniers produits de la grande Chine, nous embarquons sur le Mékong. Bien équipé pour les petits groupes, notre bateau de

---

<sup>33</sup> *Samyutta Nikâya*, III, 120.

<sup>34</sup> *Majjhima Nikâya*, I, 12.

croisière est une formule lente mais confortable. Autrement plus agréable que les hors-bords qui bondissent sur les vagues dans un vacarme assourdissant. Les passagers casqués au regard fixe ressemblent à des champions de bobsleigh. Comment dans ces conditions apprécier la beauté des paysages ? Il faut laisser s'écouler le temps pour savourer le charme du Mékong.

Repaire des nagas et des kinnaris, le Mékong fascine. Le contempler provoque une intense et inexplicable émotion. Il est la vie en mouvement. Son courant charrie le limon qui fertilise la terre, les algues et les poissons qui nourrissent les ventres, les rêves et les légendes qui alimentent l'imaginaire. Il faut s'être laissé glisser sur ses eaux pour comprendre la magie qu'il opère en chacun. A chaque aube qui se lève, tout s'anime avec lui.

Au sommet de la colline dominante, le Vat Chom Kha Ou Manirath est accessible par un impressionnant escalier en forme de naga. Ce temple est bercé par le bruit des clochettes accrochées un peu partout. Ce son gracieux et délicat maintient l'esprit en éveil et attire les bons génies. Lorsque nous quittons Houei Sai, la flèche de la pagode brille au loin. Au moment du départ, Monsieur Sième, notre guide laotien, verse dans le fleuve quelques gouttes d'alcool de riz, humble offrande aux nagas. Assurés de la protection de ces êtres mythiques, notre croisière commence sous les meilleurs auspices.

Mékong, ce nom résonne comme un coup de gong. Ce nom est une légende. Mais qui donc ainsi a baptisé ce fleuve ? Au Laos, en Thaïlande ou en Birmanie, on l'appelle Maé Nam Khong. Issu du Toit du monde, à près de 5000 mètres d'altitude, un petit torrent glacé traverse six pays sur plus de 4000 kilomètres. Il se transforme en un immense delta charriant dans la mer de Chine des milliards de mètres cubes d'eau et de débris. Au XIX<sup>ème</sup> siècles, plusieurs explorateurs se sont épuisés à vouloir remonter son cours pour ouvrir une nouvelle voie de navigation : *Parvenu à seize cents kilomètres au moins de l'embouchure du Mékong, je puis constater, par la masse énorme d'eau qu'il roule à travers les contreforts des grandes chaînes sur lesquelles s'appuie la péninsule indochinoise, que ce fleuve, loin de prendre ses sources sur leur versant méridional comme l'Irrawadi, le Saluen et le Ménam, vient de fort au delà et sans doute des hauts plateaux du Thibet. Me sera-t-il donné de faire plus<sup>35</sup> ?* L'auteur de ces lignes ne pourra accomplir son rêve. Il ne lui restait que deux mois à vivre lorsqu'il les rédigea...

Emergeant sous un tablier de neige, isolé derrière un pic rocheux, un petit filet d'eau invisible pousse son premier murmure sous la protection d'un dragon. Le Dze Chu, "*eau des rochers*", parcourt solitaire les hauts plateaux himalayens. D'abord torrent impétueux dévalant des pentes vertigineuses, il est pour les tibétains "*le sang qui coule dans le corps des hommes*". Sauvage et vif, il disparaît dans des gorges interdites. Au contact de son premier affluent dans la région du Kham, il se transforme en une rivière intempestive. Il creuse son lit dans la roche dure, traverse de hautes berges parsemées de violettes et s'engouffre dans les profondes vallées du Yunnan, le "*pays au midi des nuages*". De hautes falaises de calcaire se dressent rendant impossible toute navigation. La moindre surface

<sup>35</sup> Henri Mouhot, *Voyages dans les Royaume de Siam...*, Olizane, p. 307.

plane est occupée par un village de cahutes sur pilotis au milieu de champs minuscules. Sur cette ancienne route de l'opium, d'étranges caravanes convoient musc, fourrures et médecines. Après la course folle des défilés, le paysage s'adoucit, les premières forêts apparaissent, le premier pont surgit. L'eau glisse irrésistiblement vers le sud et déferle en rapides au milieu de rochers menaçants. Cela ne semble pas effrayer les bateliers qui manœuvrent avec habileté leur embarcation. C'est aux portes du Laos et de la Birmanie que la rivière devient le Mékong, le "*fleuve mère*" en sanscrit. Le Mékong s'assagit : son débit reste important et justifie les barrages en aval qui fournissent l'électricité au pays. Il lui reste 2400 kilomètres à parcourir : il longe la frontière thaïlandaise, puis les monts d'Annam, d'où descendent une multitude d'affluents. A hauteur des monts Dang Rek, il continue sa course à travers le Cambodge avant de se diviser en de multiples bras et de s'épanouir dans le delta qui porte son nom, puis de se jeter dans la mer de Chine sous le nom de "*Sept dragons*".

La descente du Mékong compte parmi les plus beaux voyages d'Asie. Les paysages n'ont pas varié depuis des siècles. Le fleuve serpente parmi les gorges étroites et les amas de rochers torturés. Noyés dans une végétation luxuriante aux espèces mêlées, quelques cases sur pilotis se dressent hors du temps, perdues au milieu de la forêt vierge. Souvent les berges fécondées par les alluvions et soigneusement cultivées se transforment en jardins potagers. Des arachides poussent au bord de l'eau. Tout un monde vit du fleuve, voire même sur le fleuve. Des éléphants transportent des billes de bois jusqu'à quelque débarcadère de fortune.

Des pirogues légères remontent le courant en prenant garde à ne pas s'écarter de la rive. Au milieu naviguent de longues barques en bois chargées de marchandises. Des pêcheurs lancent leurs éperviers. Il faut sans cesse veiller à ne pas s'échouer sur les bancs de sable ou à ne pas heurter les rochers effleurant l'eau. Le pilote doit connaître chaque coude, chaque bras du fleuve dont les rapides varient de saison en saison. Il faut parfois se faufiler entre deux tourbillons.

Accroupis le long des berges, des orpailleurs lavent le gravier. Les femmes creusent la terre, puis la lavent dans des battes en bois pour en extraire une fine poussière noire où scintillent quelques paillettes. Lorsqu'il est chauffé le mercure s'évapore et libère l'or qui sera vendu aux bijoutiers de la ville. Mais le métier de chercheur d'or est pénible, les quantités de métal jaune extraites sont infimes. Le mercure coûte cher et la pollution qu'il provoque bien plus encore à la longue...

### *Fleuve de légendes*

Au fil de l'eau, Virat chante une vieille chanson laotienne, triste et nostalgique comme le temps qui passe. La chanson de la kinnari dont il existe autant de versions que de d'habitants du pays. Le laotien chante en permanence improvisant le plus souvent sur une trame poétique faite de mélancolie et d'insouciance, de joie et de tristesse. Dans la mythologie hindoue, la kinnari est une chanteuse céleste dont la voix mélodieuse résonne jusqu'aux plus hauts sommets de l'Himalaya. Adoptée par les bouddhistes, la statue d'or de la kinnari protège l'entrée des temples en Thaïlande. Cet être mythique, mi-femme mi-oiseau, peuple depuis des siècles l'imaginaire des peuples asiatiques.

Il était une fois un royaume céleste, le royaume des oiseaux. Et les oiseaux avaient un roi, nommé Kayet Kéo. Ce roi était père de sept filles, toutes plus belles les unes que les autres. Chacune pouvait d'un coup d'ailes s'envoler haut dans le ciel. S'adonnant à des jeux innocents, toutes aimaient se baigner au bord des fleuves ou des lacs.

Un chasseur s'aperçut un jour de leur manège. Apercevant une paire d'ailes laissée sur la rive, il s'en empara. C'est ainsi qu'il parvint à capturer Manola, la cadette des princesses. Privé de ses ailes, une kinnari ne peut plus s'échapper. Le chasseur l'emmena de force dans son pays pour l'épouser. Manola se dit alors : *“ Si mon corps reste froid, c'est que ce chasseur est mon époux prédestiné par les conséquences de mes vies antérieures, par mon karma. Si mon corps devient si brûlant que cet homme ne parvienne pas à le toucher, c'est qu'il n'est pas destiné à être mon époux ”*. A peine eût-elle formé ce vœu que son corps se mit à devenir ardent comme le feu. Voyant qu'il ne parviendrait pas à ses fins, le chasseur décida de céder Manola au roi d'un pays voisin. Ce roi avait un fils, le beau et généreux Sithon. Dès qu'il vit la kinnari, le prince eut le coup de foudre. Il lui demanda aussitôt sa main. Manola renouvela son vœu mais cette fois-ci son corps demeura inchangé. Sithon était son époux prédestiné. Leur mariage fut célébré en grande pompe.

Tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes si le prince n'avait eu une belle-mère. Celle-ci éprouvait à l'encontre de Manola de vifs sentiments de jalousie. Pour quelles raisons ? L'histoire ne le dit pas. Était-ce à cause de sa beauté, de sa jeunesse ou de ses origines célestes ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle décida de sa perte. Pour parvenir à ses fins, elle trouva un prétexte pour éloigner Sithon : *“ Mon fils, une armée ennemie s'approche des frontières. Prends les armes et va défendre le royaume de ton père. ”* Les jeunes mariés se quittèrent tristement en échangeant une guirlande de fleurs. Si par malheur il arrivait quelque chose à l'un, la guirlande de l'autre devait se faner. A peine Sithon se fut-il éloigné que la marâtre ordonna à Manola de danser pour plaire aux esprits de la cité et obtenir leur protection. Pressentant un piège, Manola prétendit avoir besoin de ses ailes. Comme la kinnari était attachée, la vieille femme ne vit pas d'objection pour accéder à sa requête. La kinnari retrouva avec joie sa paire d'ailes. Elle fit ses derniers préparatifs pour cette danse qui devait être son chant du cygne. Elle réussit à dissimuler un petit couteau sous sa tunique. Elle trancha discrètement ses liens, entama un pas de deux et s'envola à tire d'ailes, échappant de peu au fer des assassins soudoyés par la marâtre. Manola se posa dans une forêt, près d'une mare d'eau sombre. Un ermite vivait en ces lieux. Elle lui confia sa bague de mariage en le priant de la remettre à Sithon, sachant qu'il ne tarderait pas à partir à sa recherche. Elle prit ensuite son envol jusqu'au palais de son père.

Sithon n'avait trouvé aucune armée ennemie aux portes du royaume. Il avait par contre remarqué les fleurs fanées de la guirlande de Manola. Rentré précipitamment chez lui, il découvrit la vérité. Bouleversé, il fouilla le moindre recoin de la forêt en quête de sa bien-aimée. Après avoir bravé d'innombrables obstacles et surmonté nombre de dangers, il finit par trouver refuge dans la cabane de l'ermite. Reconnaisant le prince, l'ermite lui remit la bague de Manola. Au cours de la nuit, - était-ce en rêve ou en réalité ? -, Sithon fut réveillé par la conversation de deux oiseaux. Ceux-ci s'apprêtaient à partir pour un long voyage. Ils se rendaient en effet au Palais du roi des oiseaux, pour assister à la fête organisée à l'occasion du retour de Manola.

Usant de magie, Sithon réduisit sa taille à celle d'un insecte. Il profita du sommeil des oiseaux pour se glisser sous l'aile de l'un d'entre eux. Parvenu au Palais, il se cacha près d'un puits pour écouter les nouvelles. Peu de temps après, il vit arriver six gracieuses kinnari qui venaient puiser de l'eau. Il les questionna et elle lui répondirent que cette eau était destinée au bain de Manola. Profitant d'un moment d'inattention de leur part, Sithon versa l'anneau dans l'un des seaux. Lorsque Manola découvrit la bague dans l'eau de son bain, elle fut remplie de joie en comprenant que son prince charmant avait retrouvé sa trace.

Selon certaines versions, Manola ne revint jamais au palais de son époux. Pourtant l'histoire connaît une fin heureuse. De l'union des jeunes mariés naquit un fils. Comme il était prince, Manola accepta de le laisser hériter de son père et monter sur le trône. Peut-on imaginer meilleur roi que l'enfant d'un héros terrestre et d'une mère céleste ? Un roi unissant le ciel et la terre, et comprenant à la fois le langage des hommes et celui des oiseaux. Un roi divin comprenant la langue universelle du Soi. Ainsi naissent et se transmettent au fil de l'eau et des siècles les légendes et les rêves.

Berceau des kinnaris, le Mékong est aussi celui des nagas. Dans la mythologie hindoue, les nagas sont des serpents fabuleux. Peuples du monde souterrain qui affleure dans le lit des fleuves, ils vivent dans des palais immenses regorgeant d'or et de trésors. Dragons perpétuellement mobiles, beaux et couverts de bijoux, ce sont les génies protecteurs des villages et des forêts. Les dieux à l'occasion en font leurs compagnons et c'est ainsi qu'un naga tire parfois le char du soleil. Les hymnes voient en eux les descendants tantôt de la Vache fabuleuse, tantôt de la Coupe d'immortalité. C'est pourquoi ils possèdent les secrets des sucs nourriciers sacrificiels. Selon le Mahabharata, les Pandavas ont pour aïeul maternel un Naga résidant dans le Gange. Lorsque Bhima encore enfant se retrouve par hasard dans le royaume de son ancêtre, ce dernier lui offre une potion magique qui lui donne la force de huit mille éléphants<sup>36</sup>.

Aujourd'hui encore, les nagas sont bien présents. Créatures invisibles et protectrices, les nagas connaissent l'avenir. Il est hors de question de passer outre leur avis car ils sont autant redoutables que redoutés. On les invoque à de multiples occasions, même une simple compétition sportive. Il y a quelques années, la veille d'une course de pirogues, les augures s'étaient avérés défavorables pour deux villages. Les villageois voulurent malgré tout forcer le destin. Ils lancèrent à l'eau leurs embarcations. La course se déroula sans encombre pour toutes les équipes qui arrivèrent à bon port, sauf deux. Alors que rien ne l'annonçait, une violente tempête se leva brusquement. Ne pouvant résister à la violence des éléments déchaînés, les deux pirogues qui avaient voulu défier le sort chavirèrent et coulèrent. Le naufrage fit une centaine de morts. Il n'y eut aucun rescapé.

Créatures bénéfiques pour qui sait les respecter, comme pour ceux dont l'âme est pure, les serpents fabuleux se manifestent à l'occasion de façon visible. Virat nous fait le récit des funérailles de sa mère, dans le nord de la Thaïlande. Alors que la pirogue conduisait la dépouille mortelle de celle-ci vers sa dernière demeure, tout le village vit deux

---

<sup>36</sup> Mahabharata, I, 128

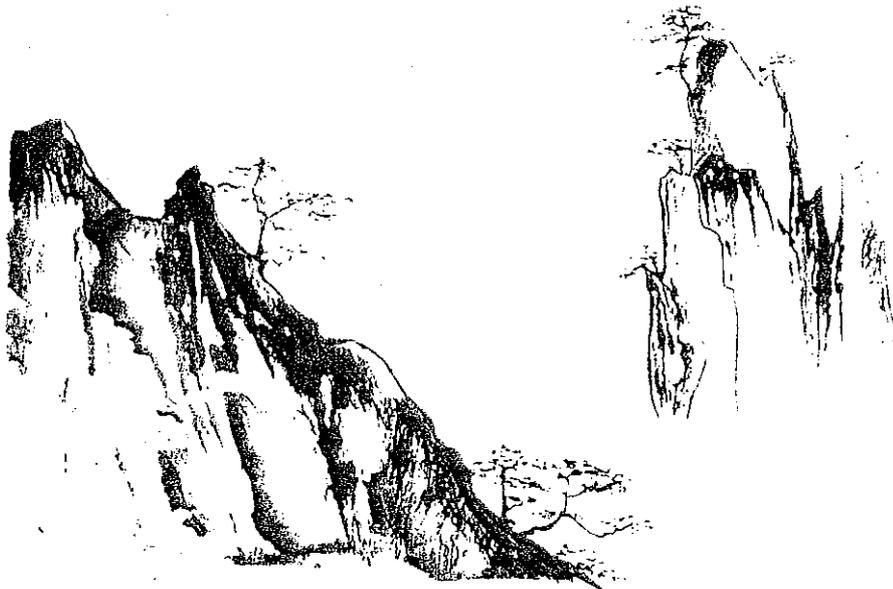
nagas surgir des eaux. Signe auspiceux entre tous. Selon les croyances locales, ces animaux psychopompes conduisent l'âme vers l'au-delà, lui assurant sinon la délivrance ultime du moins une renaissance dans un monde meilleur. Dans le sein du Mékong, l'esprit des morts reste vivant. Les deux nagas représentaient l'âme de la femme et celle de son mari, dont les cendres avaient été dispersées dans les mêmes eaux quelques années auparavant. Le fleuve régénérateur reçoit en son sein l'âme prête à renaître. Signe de bonne augure aussi pour ceux qui ont la chance d'apercevoir ces animaux mythiques. Tout le village assista au miracle sauf le principal intéressé, celui qui aurait dû conduire la cérémonie : le fils aîné. Virat malade n'avait pu se lever ce jour là. *Peut-être*, dit-il en souriant, *suis-je encore indigne de voir le poids de mon karma effacé par le fleuve sacré ?*

La vie est éphémère et le corps semblable au tronc d'un arbre sec. Naissance et mort se succèdent au rythme de la nature. Tout début implique une fin. Aussi la mort est-elle inévitable. Elle est aussi source de bonheur car elle apporte la paix. Au Laos, les funérailles se déroulent comme une fête (un " *boun* "). Tous espèrent obtenir le bonheur grâce à la compassion du Bouddha, qui bénéficia lui aussi de la protection des nagas. Avant d'atteindre l'illumination, Siddharta passa une semaine dans la demeure du roi des Nagas, Mouchilinda. Ce dernier l'enveloppa de sept replis et l'abrita de son capuchon contre les intempéries. Comme le serpent qui se desquame de sa peau, le défunt est appelé à renaître à une nouvelle vie. S'il a pleinement confiance dans la grâce du Bouddha, il peut même atteindre le Nirvana :

*Aucun de nous ne peut se soustraire à la mort.  
Toujours sera donné de subir un tel sort.  
Il faut s'en contenter. Puisse en toi le Grand Maître*

*Voir un des bienfaiteurs de toute humanité.  
C'est à ce prix, ami, qu'Il te fera renaître  
Au paradis céleste, où gît l'Eternité<sup>37</sup>.*

*(à suivre)*



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Double symbole consacré par les plus anciennes traditions, l'image de la ville et de la montagne est proposée par le Maître à la méditation de ses disciples.

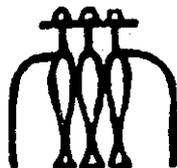
Considérée en elle-même, la ville est un symbole ambivalent. Livrée au mal, elle est la prostituée : Babylone, Sodome, Gomorrhe... Elle peut être en revanche la ville sainte : Jérusalem, Lhassa... Soumise aux lois divines et humaines, elle devient la Cité ; Rome est construite, dans l'ère pré chrétienne, suivant des rites destinés à en faire une cité sacrée et le christianisme consacra cette vocation de la « *ville éternelle* ».

« *Sainte* » ou « *profane* », la ville demeure dans la dualité. Soumise à la loi du nombre par la multiplicité de ses habitants, elle est sujette à la division et aux conflits : Jérusalem n'échappera pas à la malédiction de Jésus. En tant que cité *symbolique*, elle représente, en revanche, un ordre, une harmonie, une *unité*, elle est alors au centre du monde et sa représentation idéale s'apparente au Mandala, symbole du Soi.

L'image du Mont n'offre pas la même ambivalence. A la différence de la ville, la montagne n'est pas une construction humaine. Elle a, dans toutes les traditions, une valeur sacrée. Qu'il s'agisse du Sinaï, de l'Himalaya ou d' Arunachala, la montagne chère au Maharshi, elle appartient à la terre mais en tant que terre *exaltée*, elle relève du divin

Le double symbole que Jésus présente à ses disciples concerne évidemment la vie intérieure : la ville est analogue à l'*âme* et c'est ainsi que la voit Maître Eckhart. Comme la ville extérieure, l'âme est exposée aux divisions et aux conflits dans la mesure où elle appartient au niveau psychique et comme telle entièrement livrée à la multitude des désirs et des fantasmes de l'ego ... Impuissante à voir le niveau supérieur, celui de l'esprit, elle est condamnée au déchirement.

Analogie à la cité « *sainte* », l'âme peut cependant réaliser l'harmonie suprême. Et le double symbole laisse deviner sa force essentielle, la structure qui la rend invulnérable. La représentation spatiale en donne la clé : condamnée par son appartenance à la terre au mouvement horizontal de la vie dans l'espace et dans le temps, la ville est portée vers le ciel par la terre *exaltée* qui l'offre à l'esprit : la verticale complète le symbole transcendant, la *croix* où s'effectue la fusion des contraires : l'union ultime de la matière et de l'esprit que la science actuelle tardivement découvre et dont l'Évangile gnostique donnait, dans un raccourci saisissant, le secret...



Paule Salvan (juin 1980)

Nous ne publierons pas les échanges avec KARL que nous avons eu le plaisir d'avoir, parmi nous, à Marsanne, début mai. En effet c'était trop juste en temps pour faire les traductions des entretiens, ces entretiens seront publiés à partir du Cahier 132.

Karl, fidèle à lui-même, allant au fond des problèmes, nous faisant profiter de son humour, juste, concis toujours taquin et rieur nous a réjoui pendant son séjour. Sa joie est communicative, nous avons beaucoup ri.

Aussi dans cet esprit, et à l'identique de ce Karl nous a dit, je ne peux m'empêcher de vous présenter un petit texte d'Emile, tout à fait de la même veine : tout est là.

Mai 1986

## C'EST

Nulla part ailleurs  
C'est là ou c'est pas  
Quand ce sera et jamais, c'est  
Quand c'était et oublié, c'est  
Plus jamais devant  
Plus jamais hier  
Plus rien devant  
Plus rien derrière  
Plus rien à droite  
Plus rien à gauche  
On n'attend rien  
On n'espère plus  
Il y a non lieu  
Il y a non temps  
C'est !



## SOURDRE

« Tu t'es enivré, tu as bu à la source bouillonnante que moi, j'ai fait sourdre »  
(Evangile selon Thomas - logion 13).

« L'aspiration à l'émergence sourd de l'intérieur de ce corps. Elle n'est possible que par lui. L'illimité se découvre tel, grâce à la limitation qu'il a choisie. »  
(Emile Gillibert).

Je sourds sous la croûte de mon occultation, tel un magma brûlant à la recherche de la faille.

Plus dense est mon occultation, plus violente sera mon explosion qui jaillira telle l'épée venue jeter le feu et la guerre sur la terre (logion 16).

Prise de panique, la personne colmate la moindre lézarde, invente une logique là où il n'y a qu'illogisme, cohérence là où il n'y a que vieilles pièces cousues entre elles à la hâte. De toutes manières, cela se déchirera (logion 47).

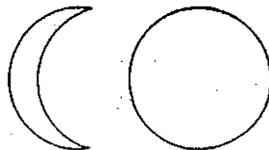
Plus mon occultation donne l'illusion de l'éternité, plus imprévu est mon jaillissement qui ravagera les certitudes les plus établies et tuera le grand personnage (logion 98).

Innocente est la fraîche rivière souterraine qui sourd entre chaque grain de matière de ma manifestation. Mais que celle-ci se referme à ma fraîcheur, croie pouvoir m'évacuer en glorifiant son inertie, alors, bientôt, la rivière se fait torrent furieux qui, terrifiant, jaillira à l'improviste telle une source bouillonnante.

Bienheureux est alors le disciple qui, désert, est prêt à me recevoir et à me boire. Il sera rempli de lumière (logion 61).

Michel

Chandra



Croissant ou disque, symbole de l'énergie lunaire.

# BIBLIOGRAPHIE

JACQUES LELONG

SOC

*Recueil*

*Les Editions Persée, 2007*

*Illustration de couverture : Martine Lavirotte*

Etymologiquement, la Poésie (du grec *poiêsis* : action de faire) est à l'origine de tout ce qui se fait. Le poète est celui qui fait, celui qui s'exprime dans la simplicité de l'acte. Sur la scène du vide, le poète est à la fois acteur et action. Interprète des dieux, il est divin. Plus, il est le dieu lui-même. Par son chant, il promeut le cosmos. Par sa bouche, il met en branle l'univers. Dans le jaillissement de son verbe, il atteint l'indéfinissable et le manifeste à travers le support de sa voix. Il donne forme au sans forme en le dansant de tout son corps. Il chante l'inaudible et désigne l'invisible en se faisant voyant. Son art est révélation de l'architecture subtile du monde tout entier :

*De lame en lame comme des siècles  
soc de la patience  
à susciter des citadelles de force*

Le poète sème sa parole à tous vents. Proche de la terre, semblable au paysan, il trace son sillon en ouvrant de son *soc* la terre mère qu'il débarrasse des rocailles du mental et des broussailles de l'occultation. Tout en usant de sa charrue, il laboure la nature en quête de ses trésors perdus, *du trésor qui ne périt pas*. Au cours de ce long voyage aux confins de soi-même, il instaure pour dire ce qui ne peut se dire l'art suprême des mots. Tel Orphée ou Arion sur la proue de leur *nef*, il charme tous les êtres et écarte les périls qui menacent l'accomplissement sans fin de son odyssée intérieure :

*\* Aussi longtemps que l'intention  
n'est devenue  
la danse même de la nef*

Heureux comme Ulysse, il répond en écho aux éléments marins et s'adresse à la vague et au nuage, au soleil et au ciel, au songe diurne et au rêve nocturne. Inlassablement, jour après jour, nuit après nuit, comme un marin à l'écoute du vent, il cisèle la mer :

*Et revient l'espoir*

*de pouvoir polir encore  
jusqu'à épuisement improbable des vagues*

*Mais de ces mots par le soleil  
ne resteront que des oiseaux de cendre*

Lentement mais sûrement, car l'intuition est son seul guide, il déchiffre le livre de l'univers, l'énigme de l'origine. Paradoxale, obscure, déroutante, sa parole est d'autant plus riche de sens qu'elle englobe tous les sens. Telle un koan insaisissable, elle perce l'essence des choses par delà l'absence apparente de sens. Avec *Dièdre*, à la rencontre de deux plans, il découvre les tables de pierre et ouvre le livre lithique du cosmos. Approche de la base et du sommet, si base et sommet il y a. *Jusqu'à en avoir raison* :

*D'un seul tenant  
le dièdre  
fait de celui qui se laisse porter  
hors les frontières de l'être  
par les crues de la terre  
sédiment profond et haut vol...*

*Intaille  
et lieu de ralliement de toutes perspectives  
où départ ancré dans le retour  
le sommet comprend l'approche  
et l'hypogée  
et l'unique tracé de l'intaille*

Odyssée de la mer, odyssée de la pierre, odyssée de l'air. Avec l'*Arc* de la Vie et de la mort, qu'il fait vibrer comme une lyre antique pour nous enchanter de son chant, le poète ne peut manquer sa cible. A l'écho de tout ce qui vit et se manifeste, l'art de l'*Arc* restitue l'harmonie des sphères. *Vain combat* toutefois, puisqu'il n'est d'autre cible que soi-même :

*Du désir à la proie  
l'Arc  
et l'espace réduit  
au seul trait du désir*

Avec *Ogres* enfin, le poète est l'artiste complet. Il est tout à la fois peintre, sculpteur, danseur, chanteur, musicien... Il joue de la palette de toutes les couleurs jusqu'à trouver la couleur absolue. Il s'amuse avec tous les sons qu'il sème lorsqu'ils s'aiment. Il crée toutes les formes avant de les restituer au vide. Il s'efface dans l'action et disparaît dans sa propre création. Il ne laisse aucune trace de lui dans son œuvre. Avec lui, devenons tout simplement ce qui est et qui n'est ni créé, ni né. Dans l'inné, soyons absence de créateur et de création. Et alors, que la fête commence ! Et que se lève l'aube de la Joie sans commencement et sans fin !

*A main levée sur le sable  
Contrefaçon en vol de l'oiseau  
qui devance le trait  
pour capturer sans élision  
sous le songe ouvert de l'iris  
l'éveil des ocres*

*Et la mise à mort de l'archer  
sur l'effacement prémédité  
du leurre*

Yves MOATTY



**ROBERT KFOURI**  
**SAINT JEAN DE LA CROIX ET LA MYSTIQUE HINDOUE**  
**LES DEUX OCEANS - Paris.**

L'Eglise n'a survécu que par ses saints dont beaucoup, victimes de l'institution, ont survécu malgré elle. Poursuivis par l'Inquisition, certains, comme Saint Jean de la Croix, ont dû détruire une partie de leurs écrits, sans doute la plus compromettante. Contraints de ne pas dévoiler leur expérience intime, ils se sont réfugiés derrière l'autorité du dogme pour éviter le bûcher. Saint Jean de la Croix se garde bien de livrer quoi que ce soit de ce qui aurait pu être suspecté d'hérésie. Etonnante confession pour celui qui sait lire entre les lignes lorsqu'il écrit : *Et afin que tout ce que je dirai en ce traité... soit plus digne de foi, je ne veux rien affirmer de moi, me fiant en ce que je pourrais avoir expérimenté, ni en ce que je puis avoir connu en des personnes spirituelles ou entendu d'elles..., sans le confirmer et le déclarer par les autorités de la Sainte Ecriture, au moins en ce qui sera plus difficile à entendre* ( Canticque spirituel, Œuvres complètes, DDB, p. 526 ).

Puisque le dogme sert de couverture officielle, il ne peut servir à comprendre en quoi consiste l'expérience intime : *Quand d'authentiques amis de Dieu... répètent des paroles qu'ils ont entendues dans le secret, parmi le silence, pendant l'union d'amour, et qu'elles*

sont en désaccord avec l'enseignement de l'Eglise, c'est simplement que le langage de la place publique n'est pas celui de la chambre nuptiale ( Simone Weil, Attente de Dieu, La Colombe, p. 85 ). Ce sur quoi il a gardé le silence n'a pas la caution de l'Eglise. Force est donc de faire appel à l'attestation d'autres traditions, comme celle de l'Inde. Simone Weil relève dans sa "Lettre à un religieux " d'étroites et surprenantes affinités entre les Upanishads et Saint Jean de la Croix ( 22 ). Les hindous ne s'y sont pas trompés. Le Swami Siddheswarananda a écrit un ouvrage intitulé " Pensée indienne et mystique carmélitaine " réédité sous le titre " Le Yoga de Saint Jean de la Croix " ( Albin Michel). C'est une approche du même type que tente aujourd'hui Robert Kfourri.

La voie de l'Inde est d'abord expérimentale. Les livres sacrés servent tout au plus de support, de guides et mais ne valent plus rien pour qui veut se plonger en l'Absolu. L'expérience authentique ne peut être exprimée. Les sens n'y ont aucune part. La multiplicité se fond dans l'unité divine et le relatif dans l'Absolu. Bien que tout aussi prudente que son fils spirituel, Sainte Thérèse d'Avila n'écrit-elle pas : *Ici encore, il en est comme de l'eau du ciel qui tombe dans une rivière ou dans une fontaine, tout se confond en une eau unique, jamais on ne pourra séparer ni trier l'eau de la rivière de l'eau tombée du ciel ; de même si un petit ruisseau se jette dans la mer, il n'y aura nul moyen de l'en séparer ; et dans une pièce percée de deux fenêtres par où pénètre une vive clarté, les deux clartés, divisées à l'arrivée, se fondent en une seule* ( Le Château intérieur, Septièmes demeures, II, Œuvres complètes, DDB, p. 1021 ).

Dieu est au-delà de tous les concepts. Qui reste au niveau du mental ne fait que créer un dieu à son image : *On projette sur Dieu ce que nous sommes* dit Saint Jean de la Croix dans la Vive flamme d'amour. Seul celui qui a bu à la source peut évoquer *le silence infini de Dieu, au centre le plus profond de l'âme*. Saint Jean de la Croix est l'un des rares mystiques à affirmer la nécessité de chercher Dieu dans le vide total. Sa recherche est tout intérieure. Sa voie est renoncement et solitude, union en Dieu dans toute son abstraction et sa plénitude. La voie du Carmel est *repos ni ceci rien ni cela repos*, écrit Saint Jean de la Croix, ce qui évoque le *neti neti* des Upanishads. Les correspondances avec les différents yogas de l'Inde sont frappantes : *Parmi les mystiques chrétiens, à qui nous pouvons d'une manière ou d'une autre, appliquer le terme de yogi, Saint Jean de la Croix peut être appelé le yogi par excellence...* ( Swami Siddheswarananda ).

Au cours de la Nuit obscure qui évoque une sorte de descente aux enfers, l'âme doit affronter toute une série d'épreuves afin surmonter ses imperfections. De la nuit des sens qui purifie tout l'être sensible à la nuit de l'esprit qui la prédispose à l'union, l'âme passe au crible tout ce qui la retient au monde. La nuit est essentiellement un passage au cours duquel s'opère une remise en cause des facultés intérieures. L'ego doit s'abaisser pour laisser place à Dieu. La voie de Saint Jean de la Croix est celle d'une désappropriation progressive, d'un abandon total de l'âme en son Principe : *L'âme qui veut que Dieu se livre tout à elle, doit se livrer toute à lui, sans rien garder pour soi* ( Maximes 179 ).

La Montée du Carmel est transformation de l'âme en Dieu : *Et ainsi cette âme sera désormais une âme du ciel, céleste et plus divine qu'humaine* ( Nuit obscure, II,

Œuvres complètes, 13, DDB, p. 460) ; *L'âme, donc, faisant place..., elle demeure aussitôt éclaircie et transformée en Dieu. Et il lui communique son être surnaturel de telle sorte qu'elle paraît Dieu même et a ce que Dieu même possède. Et il se fait une telle union... que toutes choses de Dieu et de l'âme sont unes en transformation participée ; et elle semble plus être Dieu qu'être âme, et même elle est Dieu par participation* ( Montée du Mont Carmel II, 5 p. 135 ). Saint Jean de la Croix insiste sur la nécessité de mettre fin aux divagations du mental pour que l'âme cesse de s'agiter dans les choses du monde et de s'éparpiller loin de son centre : *En cette voie, il faut toujours cheminer pour arriver, ce qui se fait en ôtant toujours les affections, sans les entretenir... Car, comme le bois ne se transforme en feu si un seul degré de chaleur manque en sa disposition, de même l'âme ne se transformera en Dieu, ayant une seule imperfection...* ( id, I, 11, p. 111 ). Ce processus de recueillement consiste à plonger au plus profond de l'âme, à la faire passer de la forme au sans forme, de l'image au vide : *Dieu a coutume d'illuminer ces personnes... et de les spiritualiser davantage par quelques visions surnaturelles - que nous appelons en ce lieu imaginaires... Ainsi Dieu mène l'âme de degré en degré jusqu'au plus intérieur* ( II, 17, p. 183 ). Ces visions ne sont cependant qu'une étape à laquelle l'âme ne doit pas s'attacher : *...quand ce sont des visions imaginaires ou d'autres appréhensions surnaturelles qui ne peuvent tomber sous le sens sans le consentement du franc-arbitre, je dis qu'en tout temps et saison... quoiqu'elles viennent de la part de Dieu, l'âme ne les doit vouloir admettre...* ( p. 184 ). Tout comme dans le yoga, cette ascèse est un préalable à la pacification du mental. S'éloignant de toutes les pratiques reposant sur le culte des images et le développement de l'imagination, Saint Jean de la Croix réduit cette dernière au silence. Toutes nos puissances intellectuelles et psychiques doivent cesser leurs opérations. C'est l'arrêt des activités mentales que prône les Yoga Sutras (1, 2). Toute vision est image et toute image un voile. Rappelons que de manière encore plus "tranchée", Ramakrishna dut accepter de décapiter Kali dont la vision l'empêchait d'accéder à la révélation de l'Absolu sans forme et d'atteindre la réalisation suprême du Nirvikalpa samadhi. Les maîtres zen, Lin Tsi en tête ne conseillent-ils pas : *Si tu vois le Bouddha, tue le Bouddha !*

La mystique de Saint Jean de la Croix évoque la voie de la Bhakti chère à l'Inde. Ce sont les Fiançailles spirituelles dont l'inspiration première repose chez Saint Jean de la Croix sur le Cantique des cantiques. L'âme esseulée et languissante pleure l'absence du Bien Aimé et implore sa venue. Rien d'émotionnel ni de sentimental dans cet amour désespéré dont la plainte force l'âme à s'oublier soi-même : *L'amour ne consiste pas à sentir de grandes choses, mais à connaître un grand dénuement et une grande souffrance pour l'Aimé* ( Maximes 165 ). Comme les gopis obsédées par l'amour de Krishna, l'âme en quête de son Seigneur se vide de toutes ses impressions et oublie le monde pour s'absorber dans l'objet de son amour :

*Découvre-moi Ta présence,  
Que la vision de Ta beauté me tue !  
Qui pour l'amour est en peine  
Guérir ne peut, Tu le sais,  
Qu'en présence du visage de l'Aimé.*

( Cantique spirituel, XI, DDB p. 530 )

Ce cri désespéré rappelle irrésistiblement le tragique exil dont se plaignent tous les bhaktas de l'Inde, dont Kabir est l'un des principaux hérauts :

*Sur le bord du chemin se tient l'âme anxieuse ;  
Dès qu'elle voit un passant, elle court l'arrêter :  
Dis-moi donc, ne sais-tu rien de mon Aimé ?  
Dis, quand reviendra - t - Il s'unir à moi ?*

Si la voie de la dévotion est synonyme de voie dualiste en occident, il en va tout autrement en Inde. Pour les sages de l'Inde, la bhakti est la voie qui convient le mieux aux hommes de notre temps mais elle ne mène pas ailleurs que la pure voie de la connaissance. L'exemple de Kabir et de tant d'autres le prouve. La bhakti culmine dans la fusion du sujet de l'objet, de l'aimé et du Bien-Aimé. Dans le secret de la chambre nuptiale, il n'y a plus ni toi, ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi. Le chemin de l'amour est si étroit et si exigeant qu'il n'y a pas de place pour deux : *Etroit est le sentier de l'Amour : on ne peut y cheminer à deux !...*, dit Kabir. *Ce chemin de la haute montagne de la perfection est escarpé, il est étroit*, dit de même Saint Jean de la Croix dans la Montée du Carmel. S'il existe une différence entre voie d'amour et voie de gnose, c'est une différence de moyens et non de but. Le bhakta, dit Ramakrishna, réalise également l'Absolu et obtient la même connaissance que le gnani : *La connaissance pure et l'amour pur sont exactement similaires. La connaissance mène au but, qui est aussi atteint par l'adoration.*

Les choses ne sont certes pas aussi claires dans l'exposé de Saint Jean de la Croix, mais n'oublions pas que nous lisons une œuvre censurée et que la moindre imprudence pouvait mener directement au bûcher ! Nous devinons cependant plus que des allusions à l'expérience intime du saint dont la quête amoureuse culmine en une non-voie : *Il n'y a plus de chemin par ici, parce qu'il n'y a pas de loi pour le juste*, écrit-il au sommet d'une esquisse du Mont Carmel tracée par lui. Ce n'est qu'en abandonnant toute volonté propre et tout désir, que l'âme vidée de soi se retrouve en Lui : *depuis que je ne le veux plus j'ai tout sans le chercher*. Naufragée dans le Rien, l'âme se perd dans le Tout. De même que le Fils s'absorbe dans le Père, l'homme se fond en Dieu et devient Dieu. Dans la Nuit sereine, l'amant se transforme en l'Aimé : *Le véritable amoureux se laisse perdre aussitôt à tout pour se trouver plus en ce qu'il aime* ( Cantique spirituel XXI, 5 ). La quête incessante, l'attention sans faille sur l'objet de l'amour permet au sujet de s'oublier, de faire le vide et lui ouvre la porte de l'Absolu : *...nous pouvons dire que la lumière de Dieu et celle de l'âme ne sont qu'une lumière, en ce que la lumière naturelle de l'âme est unie à la lumière surnaturelle de Dieu et que cette lumière surnaturelle resplendit seule désormais...* ( Vive Flamme d'amour III, 4 p. 796 ).

De même, en Inde, c'est le non-agir qui permet l'union nuptiale. Seul le solitaire peut entrer dans la chambre nuptiale. *Je suis seul et toi tu es seul*, dit le Midrash. Lorsque deux solitudes se rencontrent, il n'y a plus qu'un : *Car Dieu ne parle que dans la solitude de cette paix* ( Vive Flamme ). Le moine s'est unifié dans la solitude :

*Solitaire elle vivait,  
Et en solitude elle a posé son nid,*

*Et la guide en solitude,  
Solitaire son Ami,  
Lui aussi navré d'amour en solitude. ( Cantique spirituel XXXV )*

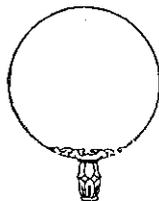
Dans cette union, l'âme connaît Dieu en son essence : *Connaître dieu dans son essence c'est le connaître véritablement ( Cantique spirituel )*. Dépouillée, l'âme s'absorbe en l'Un transcendant et immuable, la Dété absolue et nue en son essence. En ce sens Dieu est le tout : *Tout pour Toi et rien pour moi. Rien pour Toi et tout pour moi ( Maximes 160-161 )*. Par delà tous les modes, Dieu est conscience suprême, immuable et infini, silence et paix, indéfinissable et indescriptible : *Or le centre de l'âme, c'est Dieu ; et quand elle y sera arrivée selon toute la capacité de son être et autant que la force de son opération et de son inclination le comporte, elle sera arrivée au plus profond et au dernier centre qu'elle a en Dieu - ce qui sera lorsque selon toutes ses forces elle connaîtra Dieu, l'aimera et jouira de lui ( Vive flamme d'amour I, 3 p. 724 )*. Par la force de l'amour, l'âme divinisée se transforme en son Seigneur : *Dieu va jusqu'à diviniser l'essence de l'âme ( id. )*. Dissoute, réduite à néant, l'âme s'efface et devient Dieu. L'amour est réduction à l'unité : *Car l'amour, tant plus il est un, tant plus amour il se fait ( Romances I )*. En l'omniprésence vécue de Dieu, la création est vécue non plus comme souffrance mais comme pure délice : *Chez Saint Jean de la Croix on trouve aussi quelques beaux vers sur la beauté du monde. Mais d'une manière générale..., on peut dire que la beauté du monde est presque absente de la tradition chrétienne ( Simone Weil, Attente de Dieu, p. 164 )*. L'univers n'est plus qu'un océan d'amour au sein duquel toutes les créatures rendent un perpétuel hommage à leur Seigneur. Cette connaissance suprême est incommunicable, car elle est au-delà de toutes les connaissances. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende :

*J'ai reconnu l'Un dans toutes les créatures :  
Finies les polémiques et les joutes oratoires !  
Dit Kabir : par la grâce de Ram,  
Je L'ai trouvé, Lui, le Suprême ! ( Kabir )*

*Ce savoir issu du non-savoir  
Recèle un si haut pouvoir,  
Que les sages et leurs arguments  
Ne le peuvent jamais vaincre ;  
Car leur savoir ne saurait atteindre  
A n'entendre pas en entendant,*

*Transcendant toute science*

( Saint Jean de la Croix, Poèmes IV )



Adarsha

Symbole de la vacuité et de la "non substance" du monde. Cela ne signifie pas que les choses n'existent pas, mais seulement qu'elles ne sont que des apparences.

# POESIES

## NUAGES FOUS

*comme un oiseau dans les nuages  
se perd en l'Un sans laisser de traces*

*Li Po*

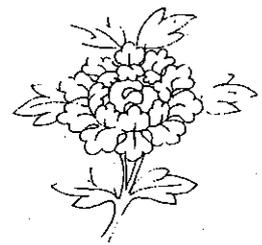
du col des trois pagodes  
à la forêt de pierres  
tant de nuages fous flottent  
d'un rêve à l'autre rêve

aimer le doux parfum des fleurs  
aimer à en mourir  
puis humer l'air du temps  
qui passe au goût du jour

sans craindre la jeunesse  
ni craindre la vieillesse  
garder toujours au cœur  
l'esprit neuf du non-né

avant d'être je suis  
en toi sur l'or des toits  
là lumière qui demeure  
lorsque parlent les nuits

et qu'accouchent les astres



Yves

## DIEDRE OUVERT

Aux doigts écarquillés  
sur le chiffre de la roche  
et cherchant aux contours  
emprise sur la lumière  
il appartient de saisir  
au confluent  
de la neige et du ciel  
l'or natif des étoiles



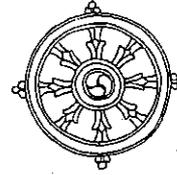
## ARC

Danse de guerre des bêtes  
l'une en l'autre scandées  
l'une en l'autre qui se traque  
et qui de l'autre s'empare  
puis se livre se libère et la reprend  
toujours à la lisière de l'apaisement  
qu'elles franchissent pourtant  
sans que jamais le festin ait pris fin



Jacques Lelong  
Soc

poème de marbre blanc  
étrainte de lumière  
empreinte de l'abstrait  
au cœur de la matière



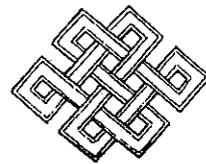
son qui ne sonne pas  
oracle sans parole  
miracle d'une note  
sur tes lèvres sculptée

l'instance à peine ouverte  
qui peut se prévaloir  
à l'aune de ma voix  
de la splendeur de ta présence

comme un rêve de pierre  
se transforme en prière  
tu offres au grand soleil  
ton regard rassasié

de danses liturgiques  
de colombes joyeuses  
et d'aubes qui déferlent  
de rives en rives et d'îles en îles

chaque vague répète  
tu es tout ce qui est  
forme issue du sans forme  
orant de marbre blanc



Yves

Verbe unisue  
je différencie les sons  
pour le bonheur de me dire

Lumière dans images  
je dessine l'arc-en-ciel  
pour tester le mirage

En mon sein  
lumière et verbe engendrent  
la musique  
ma fille de dilection

Ainsi je me dis  
pour lire ma diversité  
et me rassemble  
pour jouir de ma proximité

Deus brûlant d'impatience  
je plonge en m'embrassant  
dans la reconnaissance  
de mon inéluctable unité

7.06.92

Cuile

